

RUES ET VISAGES DE LONDRES



PAR P. MAC ORLAN ET CHAS LABORDE

HONI SOIT

MAL PENSE

EXEMPLAIRE N° 120

22-12-1922

RUES ET VISAGES DE LONDRES



TEXTE DE PIERRE MAC ORLAN
21 EAUX-FORTES DE CHAS. LABORDE

EN VENTE A LA LIBRAIRIE J. TERQUEM

49, AVENUE DE L'OPÉRA, A PARIS

AUX DÉPENS DE L'ARTISTE

1928



La pluie ruisselle le long des vitres du compartiment du rapide de Calais, comme l'eau marine sur le verre épais des hublots, à l'arrière du bâtiment qui va de Dieppe à Newhaven ou de Calais à Douvres. Ce n'est que le début d'un film, un des plus émouvants films européens que l'on pourrait intituler : *Londres*.

Que je parte pour Calais, Boulogne ou Dieppe, c'est toujours aboutir à une fin de journée noyée dans l'eau. La pluie est bonne conductrice de toutes les forces littéraires que les apparences laissent entre nous et la réalité. Arriver seul à Calais, une valise accrochée à chaque poing, se tromper de côté à la gare, descendre vers la ville neuve au lieu de choisir la direction de la mer, c'est, avant de rencontrer un taxi, une aventure sous la pluie qui rase le sol et le vent qui décervelle. La Manche est irritée, le Channel est toujours irrité entre deux côtes qui semblent négliger sa colère et sa puissance. Il vaut mieux ne pas demander de renseignements à l'hôtel sur l'état de la mer. Il vaut mieux se laisser aller aux suggestions musicales de la pluie qui fait déborder les gouttières et vêt les sept bourgeois, à l'angle de la place d'Armes, d'un suaire livide et congruent.

Le vapeur réveillé au grand jour lance son appel. Il ressemble à un petit paquebot de banlieue. La passe sitôt franchie, la traversée sera mauvaise. Le bar, à l'arrière, est occupé par quelques gens tristes qui s'affalent dans des fauteuils de cuir en buvant ce qu'ils pensent devoir absorber, afin de diminuer les effets du roulis. Naturellement, ceux qui tentent de se promener sur le pont sont happés par le vent, cinglés par la pluie. Et les pré-larts claquent comme des étendards en toile goudronnée, cependant que le barman rend la monnaie et qu'un employé du bord contrôle les voyageurs. Sur l'eau, c'est toujours « le pays de personne » dont la guerre vulgarisa les images. Mais ici, entre le ciel et l'eau pendant deux heures, le temps de lire la ballade de Coleridge, c'est un « pays de personne » où les vivants se durcissent, s'uniformisent et ne se laissent point observer. Personne n'a le désir d'observer. La vie est morne, ralente, médiocre, déjà vouée aux formalités douanières, jusqu'au moment où, installé dans un fauteuil du pullman, on peut regarder autour de soi la riche campagne anglaise qui, petit à petit, avec le crépuscule de la nuit, sombre dans les lumières jusqu'à Londres, jusqu'à Victoria Station où les taxis aux pneumatiques blancs, anormalement immaculés, attendent les voyageurs tout de suite éparpillés.

Et voici Londres dont toutes les images se lisent en surimpression. Les souvenirs déjà anciens, ceux d'avant-guerre, se mêlent aux lumières des voitures qui semblent toutes se diriger vers le Strand.



S'il est une ville charmante et à peu près indéfinissable, c'est bien Londres. Car ce qui constitue les éléments mêmes de son charme me paraît précisément ce « je ne sais quoi » qui donne à d'autres grandes villes européennes une tristesse hostile, provisoirement décourageante. Cette ville immense est plus intime que Rome; les Britanniques qui la peuplent et dont la réputation de flegme et de froideur est établie, sont les hommes les plus cordiaux et les plus enthousiastes du monde. Ces grands voyageurs sont pour la plupart des sédentaires qui ne s'éloignent guère de la Cité que pour fréquenter les terrains de jeu, qui font une ceinture de gazon semé de



maillots aux couleurs des clubs, tout autour de cette interminable banlieue londonienne.

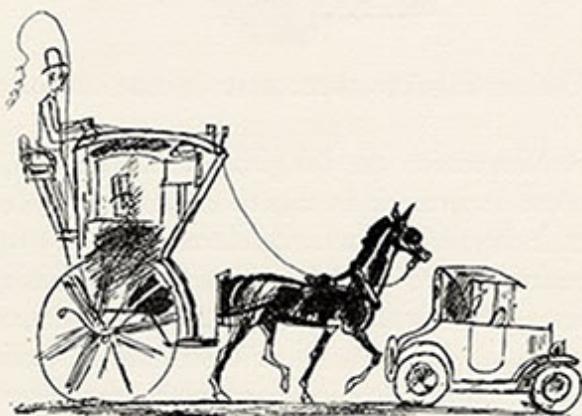
La première impression que j'ai gardée de Londres fut, quand j'eus ouvert ma fenêtre, d'apercevoir les toits de la Cité, et sur ces toits, des milliers et milliers de cheminées, sans fumée, surmontées d'un chapeau mobile. Tous les chapeaux des cheminées londoniennes tournent ainsi que des petits manèges forains. J'entendis alors la voix célèbre de Big Ben, un carillon de cloches lointaines, un harmonium qui demandait la charité, quelques trompes d'auto et l'appel rauque du trompette des Horseguards qui guettait la garde descendante sur le Mail. Je possède chez moi un disque juvénile, candide et printanier, qui résume assez bien cette matinée d'avril à Londres, au-dessus des toits de la City. L'art expressionniste au phonographe peut obtenir des résultats particulièrement émouvants qui, associés à l'extraordinaire pouvoir d'observation de Chas. Laborde, fournissent la matière

sentimentale d'un voyage et, pour l'avenir, les éléments essentiels d'un souvenir délicat.

Londres est une des rares villes d'Europe dont la connaissance n'est



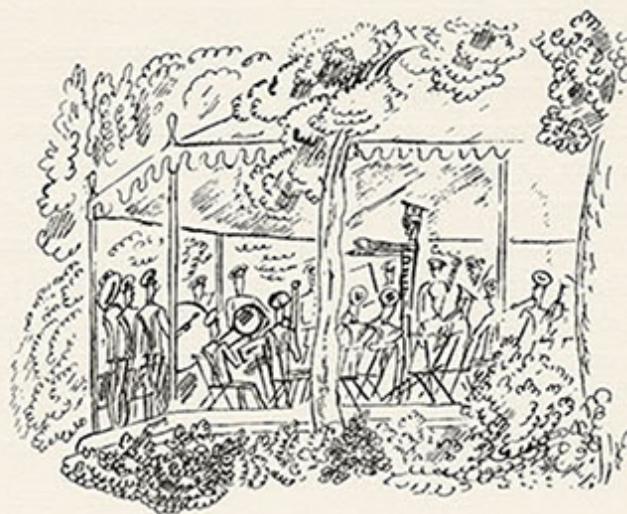
pas décevante. Son pittoresque est pudique à l'encontre des grandes villes latines. L'imagination y trouve son compte. Une rue de Londres comme Petticoat Lane est riche, non pas en réminiscences, mais en créations sentimentales qui peuvent, si l'on veut, ne rien emprunter au passé. Les rues de Londres offrent un spectacle qui est toujours un témoignage exact de ce que l'on a vu. Le mystère l'orne de ses brouillards féconds; des formes



naissent de ces brumes : les unes sont filles d'Edward Hyde et les autres du Dr Jekyll ; les unes se dirigent vers les Boarding houses de Poplar et les autres vers les squares et Hyde Park. Celles-ci conduites par des nurses ne sont

que des anges avec des figures de petits garçons et de petites filles. Les petits enfants d'Angleterre sont très beaux, et c'est pourquoi les voix qui leur donnent des conseils sont d'une douceur incomparable. Les voix des jeunes Anglaises prêtent aux jardins et aux parcs de Londres une distinction que les foules viennent parfois troubler.

Si j'étais metteur en scène, le premier film que je mettrai en studio



s'appellerait *Londres* comme je l'ai dit plus haut. Il faudrait y mêler le documentaire, presque toujours discutable, et la fiction qui toujours finit par conclure dans le sens de la vérité. Entre deux visages : celui qu'on voit et celui qu'on ne voit pas, c'est celui qu'on ne voit pas qui est le vrai. Suis-je en ce moment sous l'influence de Stevenson ? Je ne le pense pas, mais il me semble que Londres, avec son aspect discipliné et souvent ingénue, dissimule une vie sociale infiniment plus compliquée, c'est-à-dire plus cérébrale que toutes les apparences permettent de l'imaginer. A Paris, le bien et le mal se mêlent. Leur mélange permet une dénonciation rapide. Qui voit l'un peut voir l'autre sans trop de perspicacité. Il n'en est pas de même pour Londres. C'est encore ici le cas de Jekill : le bien et le mal ne se mêlent pas. Chacune de ces conventions humaines emprunte un visage particulier qui ne leur permet guère de se confondre et de nuire. Somme toute, cette atmosphère qui n'impose aucune contradiction, et fort peu d'erreurs, offre une certaine sécurité.

La rue est ainsi faite à Londres qu'on y découvre ce que l'on porte en soi. Toutes les grandes villes de l'Europe se composent à peu près des mêmes éléments. Elles ne sont ni plus ni moins honnêtes les unes que les autres, ni plus ni moins dissolues, mais la façon dont elles présentent ces divers éléments à l'étranger marque leur personnalité. La personnalité clandestine de Londres est difficile à saisir. Elle se développe en vase clos. Pour cette raison, elle est parfois excessive mais presque toujours sans gaieté. Son pittoresque ne se laisse découvrir que lentement. Encore faut-il le chercher dans les bas quartiers populaires, où les hauts faits d'une pègre définitivement matée laissent encore quelques traces purement littéraires.

Pour le reste, Londres offre ce que toutes les grandes villes qui vivent de la mer et font vivre les gens de mer peuvent montrer. Les matelots rayonnent admirablement. Autour d'eux, les silhouettes prennent de la distinction. La lumière des lampes à arc les met en valeur. Il y a, du côté de Barking, des bars où l'on chante encore la « Chanson des Baleiniers ».

Mais tout cela est peu connu des Londoniens eux-mêmes qui aiment leurs gens de mer, pour des raisons qui ne s'apparentent pas à l'atmosphère créée par les filles et par tous ceux qui les conduisent au sabbat.





Le printemps à Londres est parmi les plus jolis printemps de l'Europe. Il pare d'agréables couleurs les petites dactylographes qui, chaque matin, envahissent les *buses* rouges, réguliers ou *pirates* qui se dirigent vers la Cité. Le printemps londonien dépouille les régiments de la Garde de leurs longues capotes gris-violet. Les tuniques rouges de grenadiers réapparaissent entre les arbres de Hyde Park, et la grosse caisse rythme joyeusement les ébats des merles et des mouettes.

Chas. Laborde, dont la sensibilité est extrêmement bonne conductrice des forces qui animent la vie londonienne, a pénétré dans la ville, non point comme un étranger, mais comme un ami déjà au courant des petites manies qui différencient les peuples, et presque séduit par une discipline urbaine qui n'est pas celle de nos grandes villes. Les différentes scènes qu'il reproduit dans son recueil ne sont pas dédiées au pittoresque facile par quoi une grande ville se révèle tout de suite à la curiosité de ceux qui ne la connaissent pas.

Les spectacles les plus faciles à subir, afin de dégager l'émotion qu'une ville étrangère ne manque pas de faire naître chez un visiteur sensible, sont

assez souvent ceux mêmes que la misère impose. Les quartiers populaires deviennent alors les meilleurs gardiens d'un patriotisme purement pittoresque. La misère à Naples, à Londres, à Hambourg, à Berlin, à Paris, à Barcelone et à Anvers, se révèle par des détails personnels qui s'impriment profondément dans la mémoire. Il est relativement facile de s'émouvoir et d'écrire sur une ville, après avoir pris contact avec le pittoresque de ses quartiers pauvres. La tragédie se mêle souvent aux odeurs familières de la rue. La misère plonge les hommes et les choses dans une brume infiniment mystérieuse qui permet à l'imagination de créer des personnages littéraires plus vrais que les vivants.

J'ai traversé plusieurs fois Londres à des étapes différentes de ma vie,



et j'ai toujours aperçu ce pâle personnage que rencontra, lui aussi, Guillaume Apollinaire, cette apparence fraternelle qui me parlait fraternellement tantôt en utilisant la langue des voyous, tantôt en utilisant celle de Robert-Louis Stevenson.

La tristesse lumineuse et froide de Commercial Road à minuit me saisissait aux épaules ou me touchait le haut du bras comme le bâton d'un policier fantôme. Il n'y avait dans la rue longue et nue, sous l'éblouissante et stérile lumière des lampes à arc, que moi et mon ombre. Celle-ci dansait à mes côtés, tantôt devant moi, tantôt derrière, comme un barbet fidèle. J'allais ainsi écoutant mon pas sonore jusqu'à cette bifurcation fatale.

A ma droite et à ma gauche, voici Limehouse Causeway et Penny Fields, les filles pâles de la nuit, les Chinois silencieux et les ombres mal



dessinées des matelots égarés dans Poplar. J'errais, moi-même mélancolique, dans ce quartier où permanait une vague odeur d'opium et de gin en compagnie d'un vieux guide coiffé d'un chapeau melon beige et qui, à part ce détail et peut-être à cause de ce détail, ressemblait à un vieux lord déchu. Il ressemblait aussi à ce personnage légendaire que Faust rencontra dans son cabinet de travail à Mayence, à ce même monsieur qui acheta l'ombre de Pierre Schlemill. Ce personnage de légendes revient sur la terre à des époques prédestinées. Je l'avais rencontré, en 1918, dans la Rheinstrasse à Mayence; en 1925, je l'ai revu à Londres, bombant le dos sous le brouillard qui nous pénétrait lentement. On ne voyait plus les lumières de la rue qu'estompées et troubles comme des yeux de bête marine dans un aquarium recouvert de buée. C'était toujours la nuit que mon bonhomme venait me prendre au *Cecil*. Nous évitions les voitures qui s'alignaient devant l'entrée de l'hôtel pour décharger leur cargaison de smokings et de belles épaules. Nous prenions un taxi jusqu'à l'endroit de Whitechapel High Street où commence la Commercial Road. Après quoi nous allions à pied. Mon guide était vieux; il avait atteint l'âge de soixante-quatre ans. Il était né à Genève, mais vivait à Londres depuis plusieurs siècles. C'était un contemporain direct d'Anne Radcliffe. Il avait connu Shadwell au beau temps des bagarres. Quand on lui parlait de Jacques l'Éventreur, il haussait les épaules, se faisait plus petit.



— Nous irons demain, disait-il.

Le lendemain, à la nuit, cependant que le jazz de l'hôtel lançait vers le Strand un appel de saxophone, nous reprenions notre taxi aux pneus blancs. Le conducteur, toujours le même, nous souriait avec politesse et nous arrêtait au point que nous avions choisi afin de pénétrer dans la ville des ombres.

Une cour fermée par une grande porte en bois au milieu de Wentworth Street s'ouvrait pour nous. — Là, disait mon homme, la police a



trouvé les cadavres mutilés de la cinquième et sixième victimes de Jack.

Il parlait de Jack l'Inconnu comme d'un pauvre enfant de sa famille qui eût accumulé sur sa tête les poids additionnés de mille sottises retentissantes. Il soupirait vaguement, car la destinée de ce vieil homme était de soupirer.

Il faut porter en soi le goût du fantastique et posséder le léger pouvoir de peupler l'ombre, pour parcourir Londres la nuit en compagnie d'un vieil homme asthmatique. Au hasard de ces promenades, nous rencontrions la fille déchue, *the good bad girl*, et nous lui offrions un verre de bière dans un drôle de petit bar de l'Île-aux-Chiens. Un petit bar qui ne devait pas avoir plus d'importance pour un Britannique affranchi que le *Lapin agile* peut en avoir pour un Français dans ce même état de grâce sociale. Dans cette salle surchauffée qui ressemblait à une cave, des hommes et des femmes suivaient le rythme d'une danse qu'une vieille pianiste débitait comme une mécanique ancienne sur le point de se détraquer. A une table, un jeune homme qui me ressemblait quand j'avais dix-neuf ans, tenait sa tête entre ses mains devant une pinte vide.

Mon guide tira de son gousset une énorme montre en métal. Il regarda l'heure et me dit : « A cette heure-ci, monsieur, dans toutes les villes du

monde civilisé, un cabaret semblable est ouvert au public. » Et dans chacun de ces cabarets, devant une chope d'ale se noyait un jeune homme identique. C'est l'attrait. Ce n'est qu'au moment même où ces jeunes gens éprouvent le besoin de raconter leur histoire que tout change : le décor, les événements, et l'histoire elle-même. Sortons d'ici, monsieur.

Nous nous retrouvions dans l'air glacé que l'odeur de la Tamise caractérisait. La même lumière mauve éclairait la rue déserte. Nous rentrions à pied parce qu'il était difficile de trouver une voiture dans ce quartier. La chaleur de l'hôtel, l'élegance robuste des femmes de chambre, le jazz assourdi qui achevait de mourir, tout cela dissipait le sortilège.

Quand j'étais seul, je remontais vers Piccadilly Circus, et je retrouve dans la planche de Laborde les lumières de minuit quand parfois j'entendais des voix françaises, des voix de femmes qui se perdaient dans les rues sans lumière du côté de Gerrard Street.

Mais cette féerie nocturne n'atteignait point à la turbulence parisienne. Après la fermeture des théâtres, la foule s'éparpillait. Des rondes de policiers occupaient alors la rue; trois ou quatre policiers qui surveillaient les maisons, regardaient si les portes étaient bien fermées et s'inquiétaient de



tout avec bienveillance. Peu de monde aux abords du Savoy; les dernières « Rolls-Royce » roulaient silencieusement vers Mayfair.

C'est au crépuscule de la nuit, aux premières lumières municipales que la vie londonienne s'apaise et s'anime sur un autre rythme qui n'est pas celui de la journée. Une foule toujours docile et tenace assiège le guichet des théâtres et des music-halls dont les artistes sont surprenants. Une fantaisie incomparable donne de la qualité et toujours de la distinction aux inepties les plus populaires. Acteurs, actrices, chanteurs et comédiennes surpassent les nôtres, mais il ne faut pas oublier que M^{me} Delysia, qui est



Française, chante en anglais. C'est au crépuscule de la nuit que les types londoniens les moins conventionnels et les plus fantaisistes sortent des officines diurnes. Cette rue, honnête, calme, laborieuse, qui sert de cadre à mille détails qui nous échappent, est celle que Chas. Laborde a vue, aimée et recréée.

Il a mis de côté, dans son œuvre, les ombres de Poplar. Il a choisi la rue anglaise en laissant peu de place aux personnages d'exception. Les scènes de la rue composées et gravées par Laborde ne trahissent point, au profit d'un émouvant détail purement littéraire, l'âme d'une ville offerte ingénument et sans défense aux yeux d'un observateur souvent impitoyable. L'œuvre gravée de Laborde est, cette fois, gaie, tendre et toute frémissante d'amitié.

Il n'a pas voulu voir le visage blanc des fêtes de la rue, mais il a tracé d'un crayon léger la petite dactylographie si charmante et si fraîche, cette petite employée londonienne qui est la rose populaire de la City.

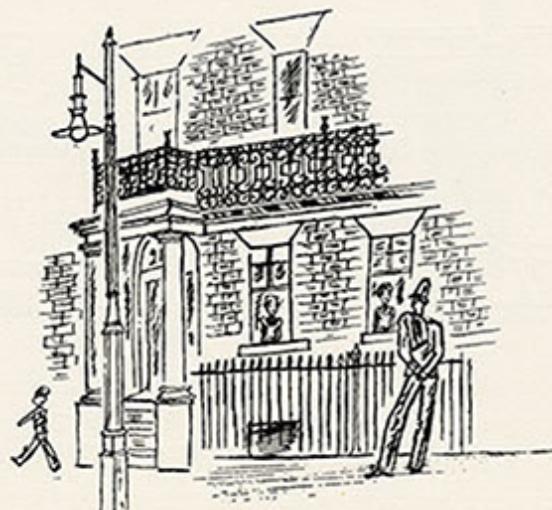
Et l'Angleterre est le pays des belles servantes.

On les trouve derrière le comptoir du *pub*, dans les jardinets réguliers à la porte des petites maisons de Fulham ou de Chelsea. Elles observent silencieusement l'étranger dans les couloirs interminables du *Cecil* ou du *Savoy*. Sous le bonnet blanc réglementaire, elles apparaissent, en bonne humeur, comme les vraies filles des belles estampes de Rowlandson. Les femmes du peuple gardent sans mélange le type pur de la race. Ces belles filles du jour, du square, de la rue, animent les dessins de Chas. Laborde qui reflètent on ne peut plus savamment, et pourrait-on dire patiemment, les éléments singuliers de la rue anglaise, soit qu'ils fassent un cadre à peu près unique à un prédicateur du trottoir, soit qu'ils peuplent les gazon d'Hyde

Park d'une foule de personnages qui ne se sentent pas observés. Mais c'est peut-être la nuit des docks qui devait séduire cet artiste parfaitement sensible à la lecture des visages. Laborde s'est cependant méfié d'un pittoresque qu'il jugeait peut-être trop facile et, si l'on veut, trop exceptionnel. Pour la première fois, il nous donne un des vrais visages de Londres : le plus simple et le plus inattendu, sans matelots, sans ivrognesses, sans lieux communs, sans bouquetiers. Par le juste pouvoir de l'art, l'animation banale de la rue devient le thème même d'une réalisation graphique émouvante. En feuilletant ces estampes, j'y retrouve tous les éléments d'un film dont je voudrais être le metteur en scène, c'est-à-dire tous les éléments de la première partie d'un film que, pour ma part, j'achèverais dans l'ombre des docks, en ne chassant point de ma mémoire les tragiques silhouettes de *Jude l'Obscur* et de *Tess d'Urberville*.

Laborde, qui aime Londres comme je l'aime, ne laissera pas cette ombre se dissiper sans y introduire les ressources de sa personnalité. Telle qu'elle est cependant, malgré la suppression voulue des fantômes de l'aventure urbaine, et peut-être même à cause de cette suppression, son œuvre sera infiniment sympathique aux Britanniques, qui ne peuvent pas voir leur ville comme un étranger pourrait la voir.

La ville londonienne interprétée par Laborde est telle qu'un Anglais un peu flâneur, si ce type existe, pourrait la comprendre et la reproduire.



Londres a séduit le grand artiste français par la lumière de ses jours heureux où la gaieté triomphe de la lutte quotidienne. Les adolescents qui peuplent ces pays songent à leur club de football ou de cricket, les jeunes filles des grands magasins rêvent à cette merveilleuse fin de semaine qui permet tous les espoirs et l'idylle amoureuse sur un *punt* qui descend paisiblement la rivière, cependant que le thé fume sur le réchaud à alcool sans heurts, ni complications.





MON premier contact avec la foule londonienne fut près du pont de Putney, devant le *Leander* où flottait le pavillon rouge et le pavillon bleu d'azur de Cambridge. Un peu plus loin sur *Pembankment* un autre bungalow, celui du London Rowing Club, hissait à son mât le pavillon bleu marine du *Huit* d'Oxford.

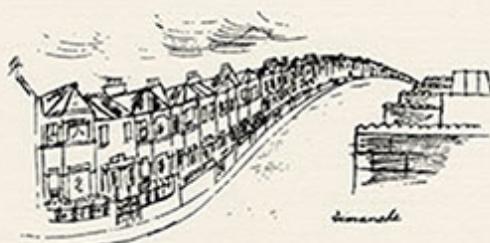
Le ciel était léger et formait un fond gris perle où tous les détails du paysage venaient s'inscrire nettement. On ne trouve ce ciel qu'au-dessus des vélodromes ou des terrains de rugby et de football. Il faisait tiède pour cette journée de mars. Deux équipes d'Oxford et de Cambridge en étaient à leur dernière partie de l'entraînement. On les attendait, l'heure propice de la marée les convoquait vers cinq heures. Le crépuscule de la nuit brouillait déjà le décor quand ils arrivèrent, par petits groupes nonchalants, devant qui la foule s'écartait respectueusement. Et cette foule s'était patiemment groupée depuis plus de deux heures.

J'étais moi-même parmi les premiers arrivés, en compagnie de mon vieux guide; l'un et l'autre la casquette bien enfoncee sur les oreilles et pipes allumées, nous faisions les cent pas en attendant la mise à l'eau des *Huit*.

D'autres curieux se joignirent à notre couple. Il y eut d'abord une

bande de jeunes cyclistes qui agitaient des flots de ruban en papier aux couleurs de leur équipe favorite. Puis une nurse qui poussait une voiture d'enfant, occupée par un robuste bébé qui brandissait un petit balai en papier aux couleurs pâles de Cambridge. Plusieurs jeunes voyous qui avaient orné le revers de leur veston d'une paire d'avirons croisés peints en bleu sombre s'assirent autour de la Tamise qui clapotait doucement autour des pontons.

Devant le *Leander*, des amateurs des deux sexes contemplaient avec émerveillement les huit avirons dressés contre le mur dans l'ordre de nage. Ce spectacle merveilleux hypnotisait les spectateurs. A chaque numéro correspondait le nom d'un jeune universitaire célèbre. Un sportsman quadragénaire, le maillot orné du *full blue*, apparut sur le seuil du *Leander* précédant deux garçons qui mirent à l'eau un skiff. L'attention du public fut accaparée. La foule grossissait. Une douzaine de policemen la dominaient de leurs casques de feutre sombre. L'allégresse de la foule émue ne s'éteignit pas dans le bleu du ciel. Bientôt les équipiers apparurent. Ils portaient sur leurs épaules en marchant au pas la longue et élégante embarcation d'acajou. Un entraîneur immobilisa les hommes, les pieds posés sur les barres d'appui, et la voix glapissante du *cox* régla la marche dans la direction de Londres. Peu après, le *Huit* d'Oxford se mit à l'eau à son tour. Il faisait nuit, quand nous nous dispersâmes au ronflement des moteurs et dans la joie des trompes de bicyclette. Mille personnes, chaque jour, se rendaient ainsi aux bords de la Tamise pour surveiller l'entraînement de leurs favoris. L'enthousiasme chauffait en vase clos. A peine quelques applaudissements discrets au passage des équipiers. Chacun se rechargeait en énergie administrative qui ne devait s'extérioriser que le jour même de la course, dans l'éblouissante arrivée d'un *Huit* meublé de garçons fourbus et sans force.





J'avoue que cette assemblée sportive n'était pas très différente d'une assemblée sportive française placée dans de mêmes conditions d'enthousiasme. Le dessin des visages et la silhouette des *supporters* apportaient seulement un caractère particulier au dessin qui aurait pu traduire cette scène. Plus différente est l'expression populaire d'Hyde Park en fin de semaine, par un beau jour, quand les pelouses sont conquises par les promeneurs qui veulent vivre quelques heures avec la complicité des grands arbres et d'un horizon qui n'est même pas en contact direct avec la rue. Laborde s'est mêlé à cette foule dominicale. Il a lui-même fumé sa pipe assis sur l'herbe, entre une petite employée raisonnable et confiante et quelque brave garçon penché sur un journal rose célébrant les exploits des grands soccers du *Chelsea*, du *Fulham* et d'*Arsenal* et *Tottenham Hotpurs*. Le sport et le camping donnent au paysage presque surpeuplé un caractère qu'il n'est guère possible de retrouver par ailleurs. La pelouse est ouverte à tous ceux qui ont à dire quelque chose d'urgent, d'ancien, de neuf ou de périmé sur une religion quelconque. La tribune est libre; une petite table entre deux lilas, devant un gazon fraîchement tondu, peut devenir la première pierre d'un schisme nouveau. Une exaltation parfois surprenante tient lieu d'éloquence. Les auditeurs attentifs écoutent en respectant la liberté d'autrui plus qu'il ne serait permis dans tout autre pays de l'exiger. C'est particulièrement par leur compréhension respective du comique que les peuples se différencient et se froissent à l'occasion. Ce qui semble comique à un Français laisse l'Anglais souvent indifférent et quelquefois ému. C'est dans ce dernier cas que le désaccord devient profond et semé d'embûches dont on se pardonne difficilement les effets.

Il faut d'abord connaître l'humour d'un peuple, si l'on veut pénétrer

chez lui en ami. En Angleterre plus que partout ailleurs cette connaissance de ce que Ben Johnson nommait déjà *l'humour* est nécessaire. Pour en acquérir la connaissance, il faut de l'observation et de la sensibilité. Les voyageurs sont nombreux à qui manquent l'une et l'autre de ces qualités.

Ce qui peut paraître comique à un Français, par exemple, est souvent une émotion profonde présentée ingénument avec une candeur parfois malhabile. Rien n'est plus dangereux que se moquer de ces enthousiasmes secrets de la foule. Une émotion incomprise des spectateurs et des auditeurs est toujours ridicule. Je ne connais rien de plus irritant qu'une légèreté de jugement, quand ce jugement porte sur les coutumes populaires d'une nation qui sont toujours les manifestations de la sensibilité les plus secrètes de chacun. On a dit souvent que le Français ne s'amusait jamais sans tenir compte



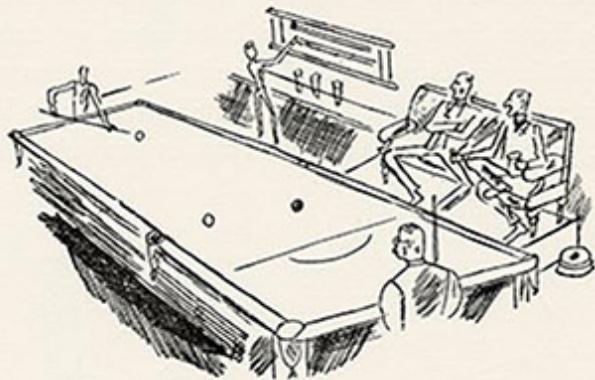
de l'effet produit sur son voisin. Cette particularité, en admettant l'intervention de la critique dans ces plaisirs, crée nécessairement un certain équilibre. Les Britanniques s'égaient sans s'occuper de leurs voisins. Chacun sort ce qu'il a de plus beau pour se montrer, sans tenir compte de l'impression qu'il peut produire sur les autres. Si parfois le spectacle manque d'harmonie, il est toujours touchant et naturellement sympathique. Une jeune fille embrasse son amoureux sans arrière-pensée : l'arrière-pensée est un impôt prélevé par la culture intellectuelle sur les instincts de l'homme.

Les grands jardins de Londres sont vraiment conçus pour qu'une population soumise au dur travail du bureau, du magasin ou de l'usine, puisse s'y réjouir à l'aise et, tout au moins, faire le simulacre de respirer l'air pur. Les pelouses ne sont point interdites au public. On peut s'y étendre à

l'ombre, planter les deux piquets d'un tennis, les guichets d'un jeu de cricket, les goals d'un terrain de football et le pliant qui supporte le petit harmonium des rues.

J'imagine Laborde précédé de sa courte pipe, attentif et ravi devant Marble Arch, à Green Park. Il est lui-même dans la foule qui se presse dans la gare de Victoria pour se rendre au fameux Derby. Il circule lui-même à Epsom et s'imprègne de toutes les couleurs. Les visages qui l'entourent demeurent gravés dans sa mémoire. Quand il se retrouvera dans son atelier de Montmartre, il lui suffira de placer un disque approprié sur le plateau de velours de son phonographe pour que le film se déroule, mais cette fois sur la plaque de cuivre étalée devant lui.

Encore une fois, en déroulant le film de Londres la nuit et le jour, je



regrette de ne pas trouver son ghetto et la foule qui anime les rues de Whitechapel : Wentworth street, Petticoat Lane et, dans le petit ghetto, Black Lion Yard où l'on trouve les plus beaux diamants du monde. Whitechapel est une ville juive. Les types les plus divers s'y rencontrent, bien que soumis aux mêmes lois religieuses. Israël Zangwill a décrit ce quartier paisible où les éventaires des commerçants de la rue mettent une coloration orientale qui, associée au ciel de Londres, produit une impression très difficile à définir. Mon guide, au pied fourchu, aimait à me conduire dans ce quartier qu'il aimait peut-être pour des raisons congénitales. Il pointait son vieux nez dans la direction des étalages, soupesait d'une main tremblante les concombres et les poissons jetés en vrac. Cette marchandise, hélas, paraissait surchauffée. Comme dans les rues napolitaines de la marine, des mets imprévus



ne sollicitaient que l'attention des habitués. Sous la porte d'une boucherie *Kascher*, une mince rigole de sang se mêlait dans le ruisseau aux souvenirs romantiques laissés par Jack, le meurtrier inconnu. Des écolières dodues revenaient de l'école. Sous la jupe courte, les bas noirs bien tirés dessinaient la jambe jusqu'à la moitié des cuisses. Ces petites filles grasses ne pouvaient se comparer aux autres fillettes de Londres. Elles étaient de Whitechapel et souriaient parfois à un jeune homme dont les papillotes n'étaient cou-

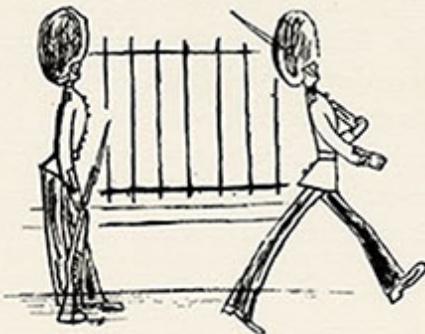


pées que de la veille. Ce n'était, après tout, que des petites « Mary-Anne ou des futures Mary-Anne », des juives converties à la civilisation occidentale, c'est-à-dire en équilibre sur deux sortes de préjugés d'essence parfaitement différente.

La jeunesse « affranchie » de Whitechapel aime l'élégance anglaise qui n'est point faite cependant pour sa race. Il y a deux ans, on y arborait des

pull-overs magnifiques. Beaucoup de jeunes hommes de Whitechapel, des jeunes hommes aux cheveux bruns, bien aplatis par artifice, étaient boxeurs. On les retrouvait au Premierland dans Continental Road, si j'ai bonne mémoire. Le favori d'un match en vingt rounds était juif.

Quand mon compagnon habituel n'était pas libre, je me promenais



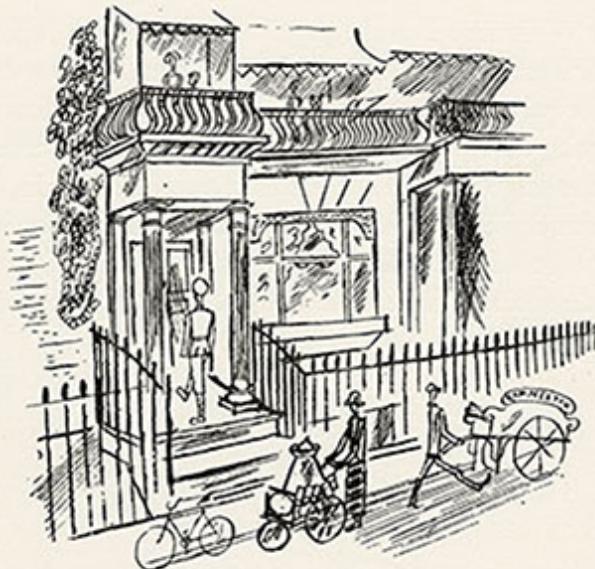
souvent dans Whitechapel en compagnie d'un inspecteur de police qui connaissait admirablement le quartier. Je fis ainsi connaissance avec des indicateurs de police qui nous recevaient entre des piles de drap dans une arrière-boutique étroite, obscure et surchauffée. Au hasard de nos courses, sous un gai et fragile soleil de mars, je connus, tout au moins de loin, les recéleurs les plus fameux de l'endroit, les voleurs à la tire notoires dont je retrouverai peut-être l'image dans la foule qui se presse au derby d'Epsom, telle que Laborde en dessina les mille et mille visages. Au bout de quelques jours, je

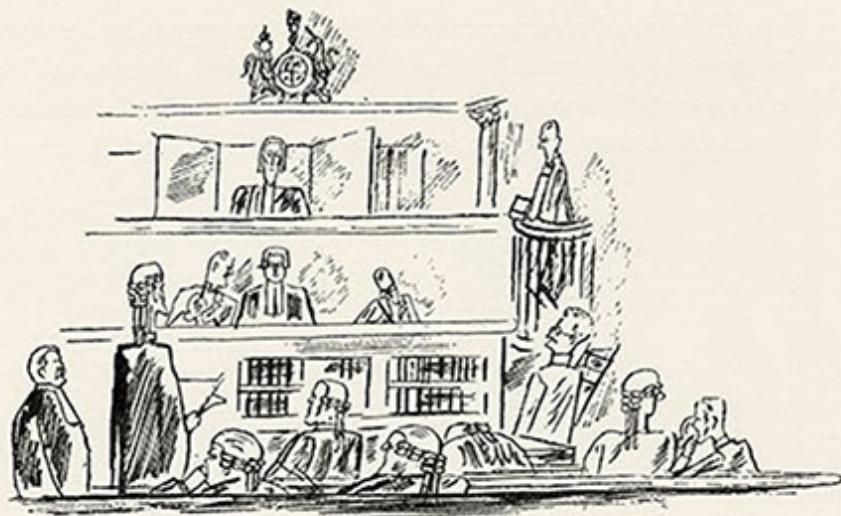


pouvais mettre un nom sur des douzaines de figures qui, pour n'être point patibulaires, n'en étaient pas moins le plus bel ornement d'un coquin.

Et, cependant, quand je pense à Londres, je ne peux m'empêcher d'associer Petticoat Lane à mes souvenirs les plus vifs. Ce romanesque sensible, inquiet et très « après guerre » que j'avais subi en Allemagne, je le retrouvai là, sans association d'idées. Il est difficile de lire une émotion, et de l'inscrire sur le visage d'un véritable Anglais. Mais là, parmi les gens d'une race extraordinairement bonne conductrice de toutes les forces sociales de l'Europe, on pouvait retrouver quelques empreintes de 1918.

A Whitechapel, on se préoccupait de la révolution universelle, telle qu'elle avait été conçue à l'extrême-est de l'Europe. Cette préoccupation aboutissait à des meetings surveillés par la police à cheval.





'EST par l'intermédiaire des écrivains qu'un pays se rend sympathique. Les écrivains anglais ont fait, sinon comprendre, du moins estimer avec sympathie cette île posée sur l'eau comme un croiseur de bataille.

L'Anglais tel que l'a vu Dickens n'est pas si éloigné qu'on n'en retrouve plus de traces. Le type s'est même conservé plus pur que celui du bourgeois français ou du « Français moyen » que l'on représente encore dans les music-halls d'Outre-Manche, sous la classique silhouette d'un monsieur fringant coiffé d'un tube, portant la moustache à l'impériale, arborant la redingote et le pantalon à la hussarde et à sous-pieds. Ce type est difficile à retrouver chez nous. Même nos silhouettes populaires de la rue ont évolué. Il n'y a plus de malfaiteurs en uniforme de malfaiteurs et plus de gigolettes au coin des rues sombres exploitées par le cinéma allemand. A vrai dire, il n'y a plus guère de bouquetières-enfants autour de Saint-Paul et de la Banque. Mais il existe encore des silhouettes britanniques absolument pures de tout mélange : celles des soldats, des musiciens ambulants et des vieux matelots employés

dans les docks. On retrouve encore dans la campagne des hommes et des femmes tels que le grand Thomas Hardy les a peints. Encore ces silhouettes ne nous sont-elles pas absolument étrangères puisqu'on les retrouve dans la campagne normande, particulièrement autour de Pont-Audemer où le



paysan se mêle insensiblement aux coutumes anglaises des entraîneurs campagnards.

La vieille Angleterre, protégée de tous côtés par ses remparts d'eau salée, est à peu près à l'abri, tout au moins en surface, des rythmes sociaux



qui se sont imposés à l'Europe tout entière. Elle seule ne chasse pas sur ses ancras; la paix signée, son peuple ne connaît pas ce vertige sensuel et exaspéré qui fit chanceler sur elles-mêmes les grandes villes de l'Europe. La lumière qui tombait sur les belles épaules des femmes dans le dancing du *Savoy* ou du *Cecil* n'était point celle de Hambourg, de Berlin, de Paris, de Rome à cette époque « où les trains n'arrivaient pas ». Les secousses qui troublaient profondément les moeurs d'une bourgeoisie récente s'apaisèrent et moururent avant d'atteindre Londres. Tout au moins ceux qui perdirent

L'équilibre n'y mirent point d'ostentation. En ce temps fixé par Laborde dans ses estampes, le calme renait en Europe. Ce n'est peut-être qu'une apparence. Mais il est difficile d'imaginer un autre état de choses que cette apparence quand on est en Angleterre. Ici, la fièvre sociale peut monter comme partout jusqu'à quarante degrés, mais les excès sont d'une violence si l'on peut dire paisible. L'Angleterre peut faire une révolution, subir celle des autres races sans que son rythme intérieur en paraisse modifié. Étrange peuple que l'on ne peut vraiment connaître sans lui donner son affection. Ici le mot « amitié » n'est pas synonyme de politesse. Il possède une signification profonde, absolue et jamais galvaudée. Êtes-vous l'ami d'un Anglais? Alors, vous pouvez prendre au sérieux ses offres de service. Vous offre-t-il l'hospitalité dans sa demeure? Alors, vous pouvez accepter sans timidité. Car il sait ce qu'il offre; et c'est après avoir pris connaissance de vous-même et des quelques qualités d'intérêt général que vous pouvez offrir, qu'il vous remettra les clefs de sa demeure avec un visage soudain transformé.



NOTES ON LONDON AS SEEN BY CHAS. LABORDE BY PIERRE MAC ORLAN

I

THE rain streams down the windows of the railway compartment of the Calais express, like water on the thick glass of the port-holes aft of the vessel sailing from Dieppe to Newhaven or from Calais to Dover. This is only the commencement of a film, one of the most impressive European films which one might call : London.

Whether I leave for Calais, Boulogne or Dieppe it always terminates by the end of a rain soaked day. Rain is a good conductor for all the literary forces that appearances leave between us and reality. To arrive alone at Calais, a handbag hooked to each fist, to take the wrong turning at the station, to go towards the new town instead of the sea, is, before meeting with a taxi-cab, an adventure in the rain which beats the soil and the wind which muddles the mind. The Channel is irritated, the Channel is ever irritated between two coasts that seem to neglect its ire and power. It is best not to enquire at the hotel about the state of the sea. It is best to give way to the musical suggestions of the rain running over in the gutters and covering the seven burghers, at the corner of the Place d'Armes, with a pale and congruous shroud.

The steamer awake in broad daylight, sends out its call. She looks like a small suburban liner. As soon as the channel is left behind the crossing will be bad. The bar aft is filled by some sad-looking people who, letting themselves drop into leather arm-chairs, are drinking what they think they ought absorb to diminish the effects of the rolling. Naturally those who endeavour to walk the deck are caught by the wind, lashed by the rain. And the awnings flap like banners of tarred canvas while the barman hands back the change and a ship's employee checks the passengers. On the water it is always « no man's land », the image of which the war popularized. But here for two hours between sky and sea, the time to read Coleridge's ballad, is a « no man's land » where the living grow hard, uniform, and unobservable. Nobody wishes to observe. Life is dull, slack, indifferent, already sacrificed to Customs formalities, up to the moment till, settled in a Pullman car armchair, one can see around oneself the fertile English country-side which little by little, in the evening twilight, dies away in



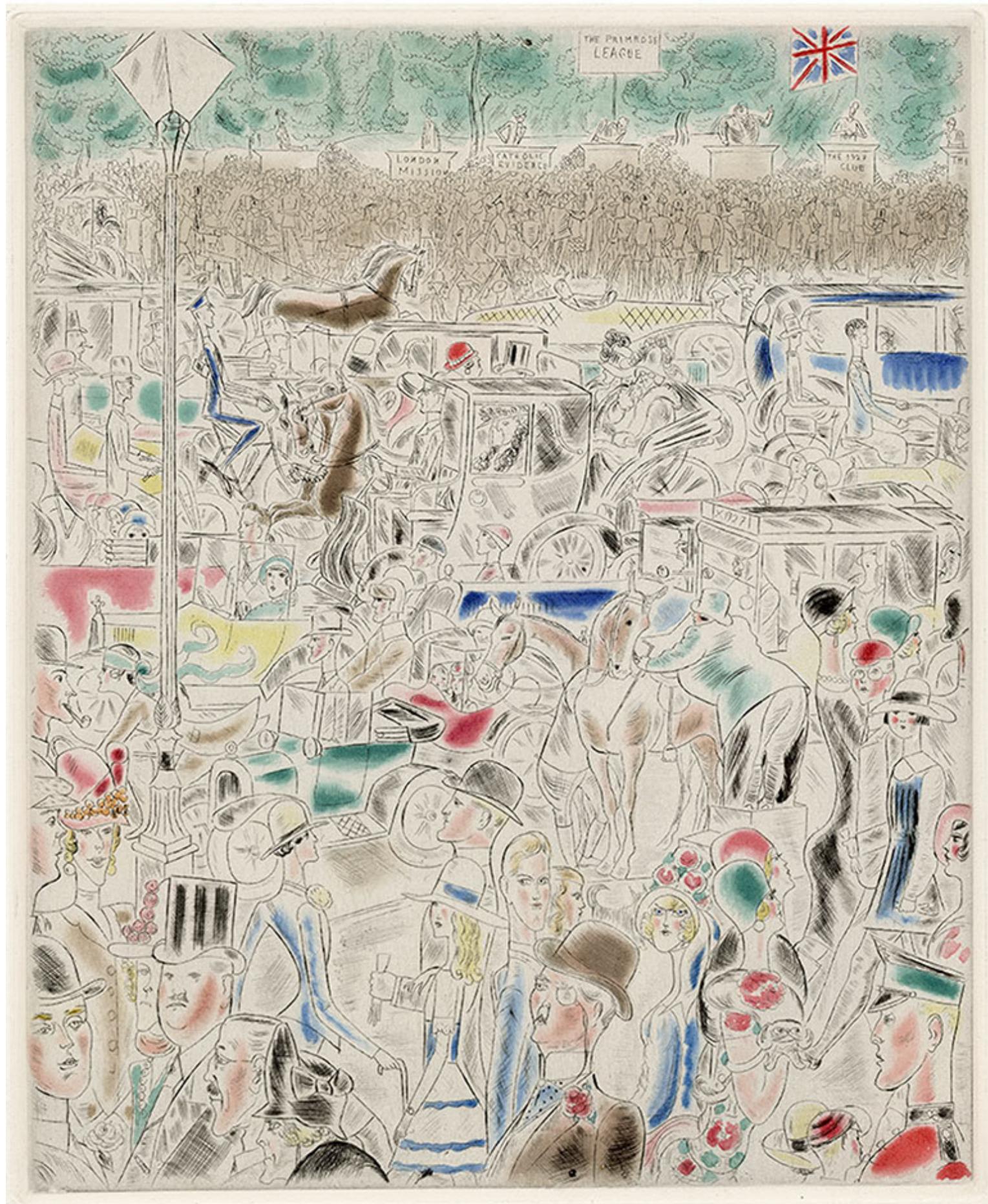
TABLE DES PLANCHES

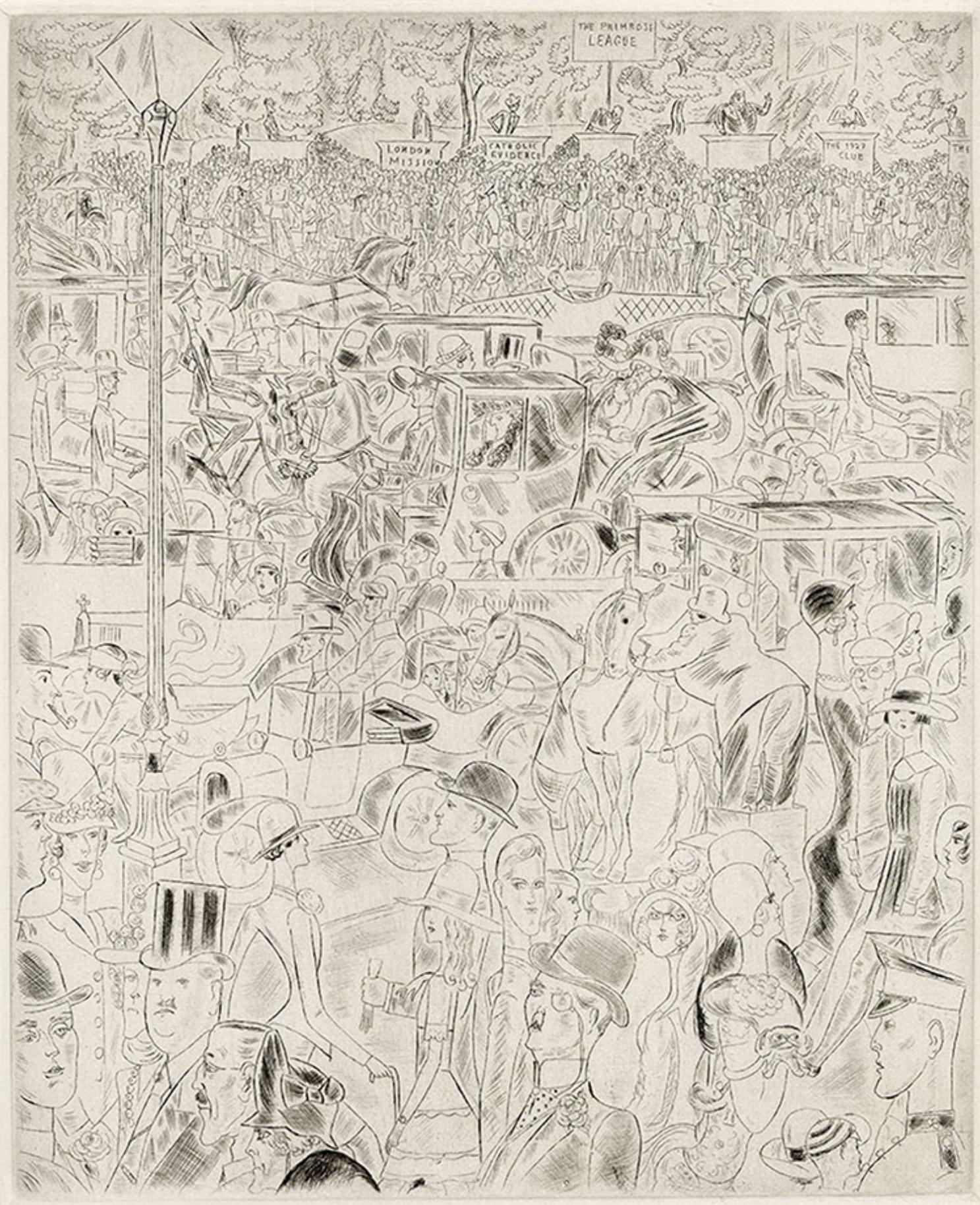
Oxford Street	1
Marble Arch (Soir).	2
Leicester Street (Préche dans)	3
Ludgate Circus	4
Le "Cabaret"	5
Hampstead Heath (Bank Holiday)	6
Lyons (Le thé au)	7
Piccadilly Circus (La sortie des théâtres).	8
La queue aux théâtres	9
Frascati	10
Trafalgar Square (Westminster Hospital day).	11
Saint-Paul	12
Bank	13
Le départ pour Epsom.	14
Epsom. — La course du Derby	15
Le Hall du Palace	16
Green Park, jeudi. — La musique	17
Le "Savoy"	18
Kew Green (Saturday afternoon).	19
Richmond	20
Hyde Park (Rotten Row).	21



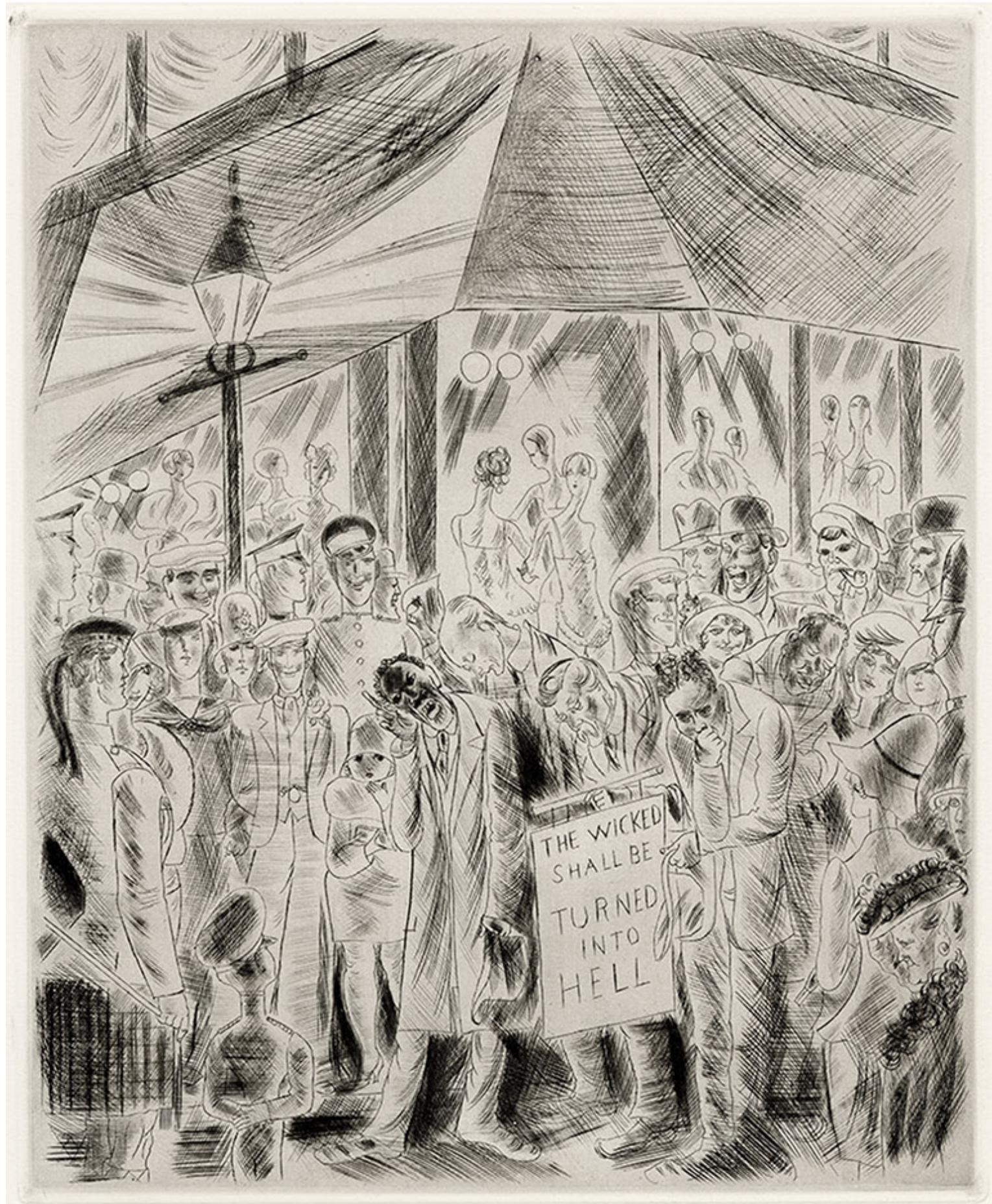




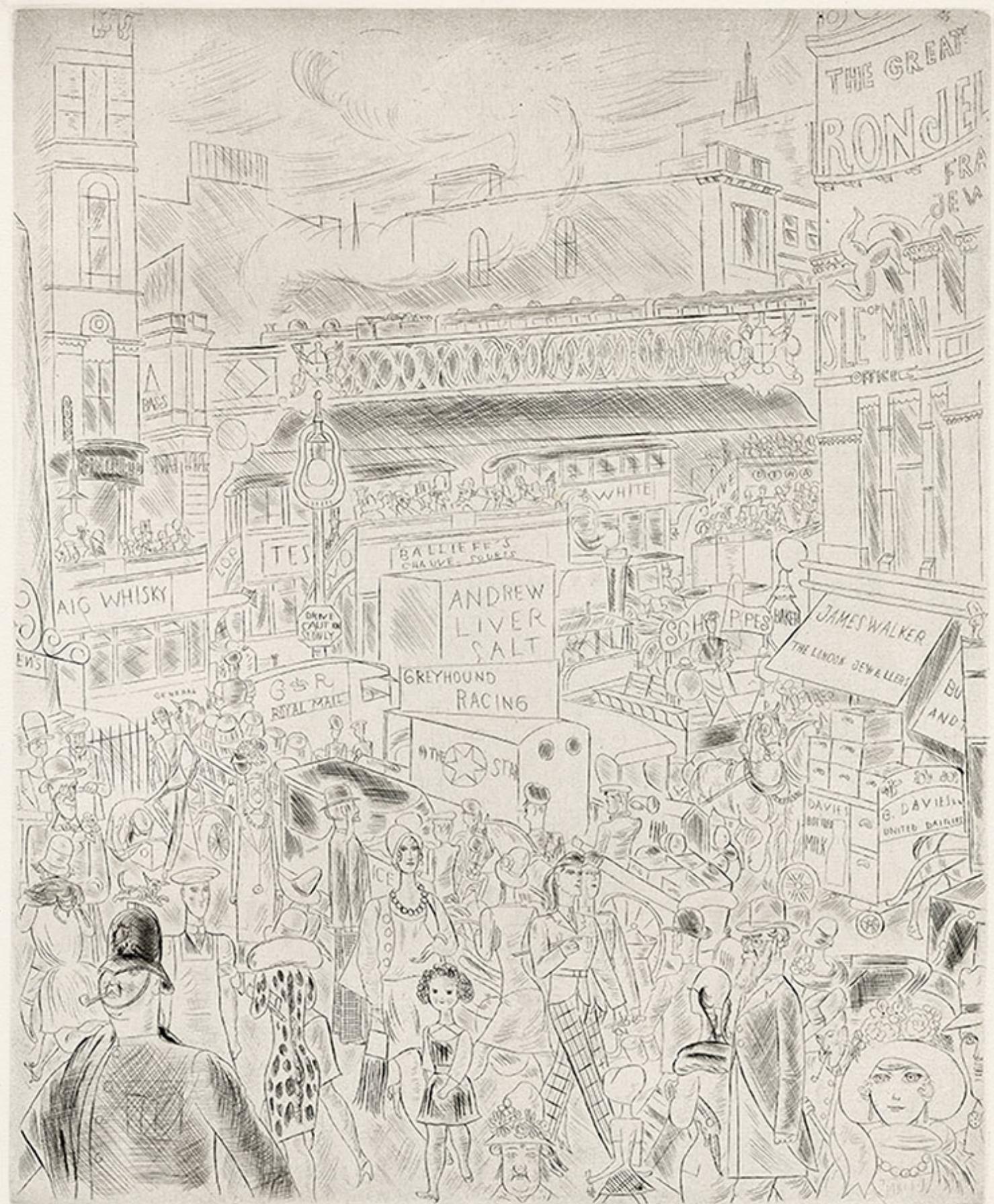


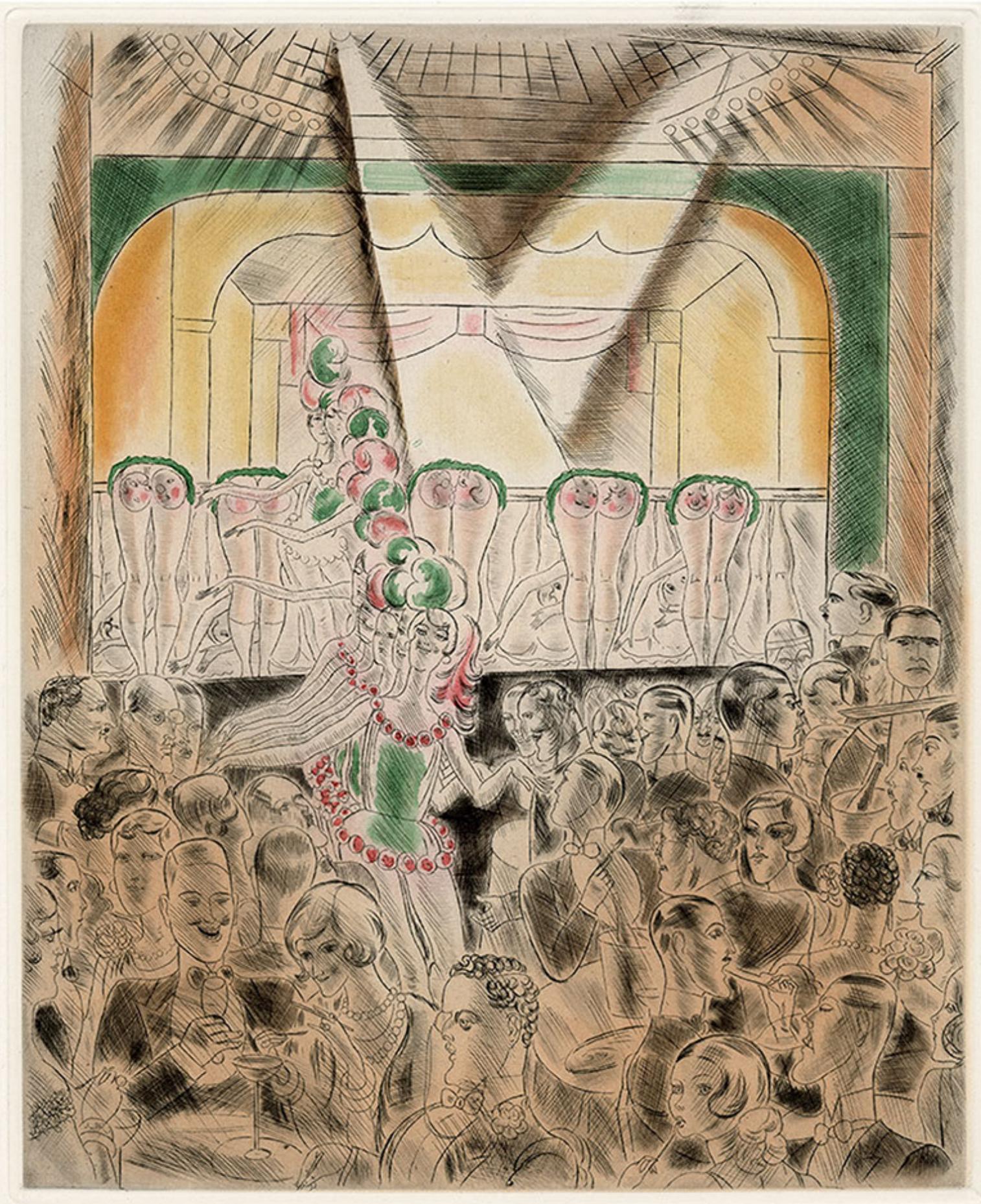


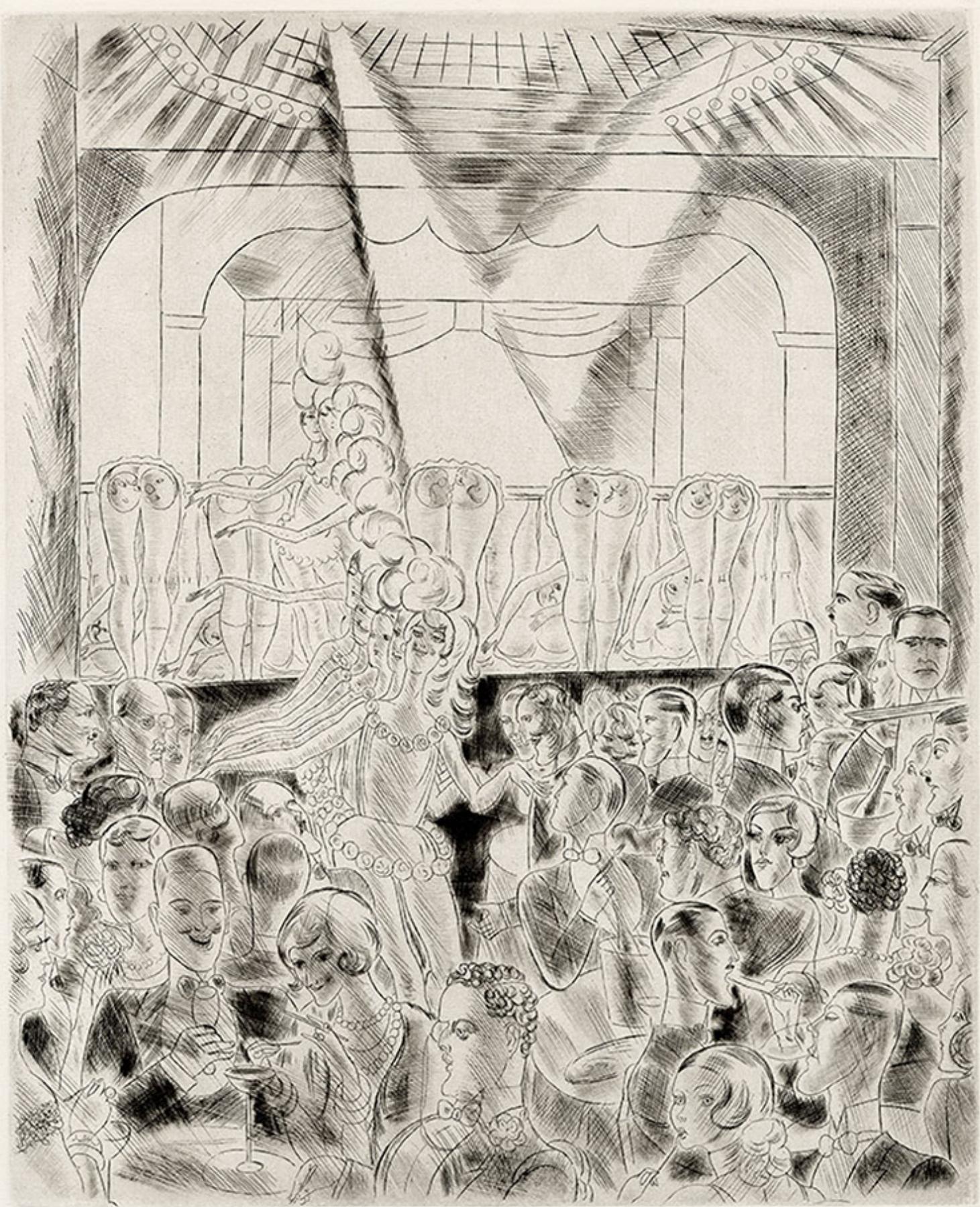




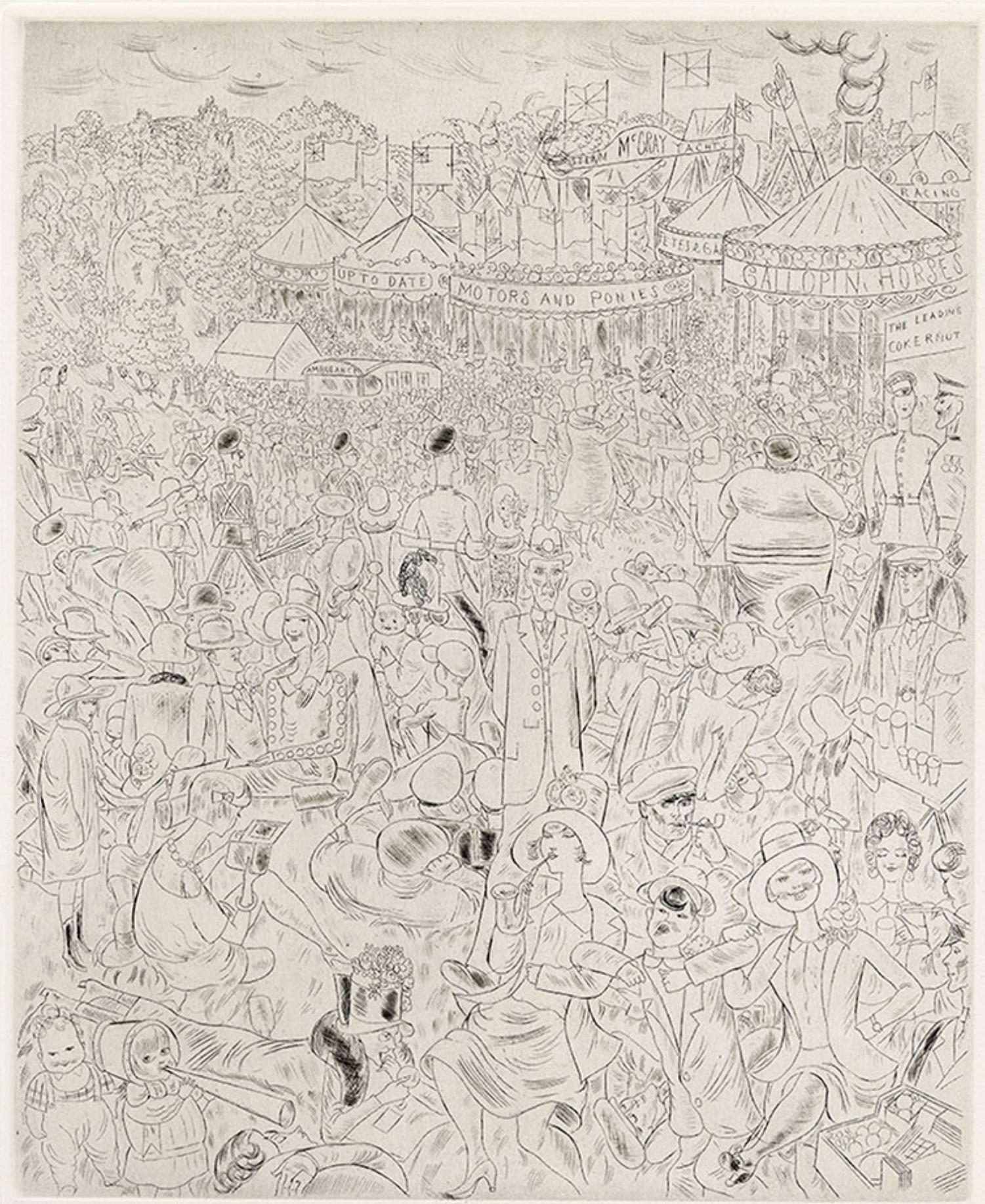


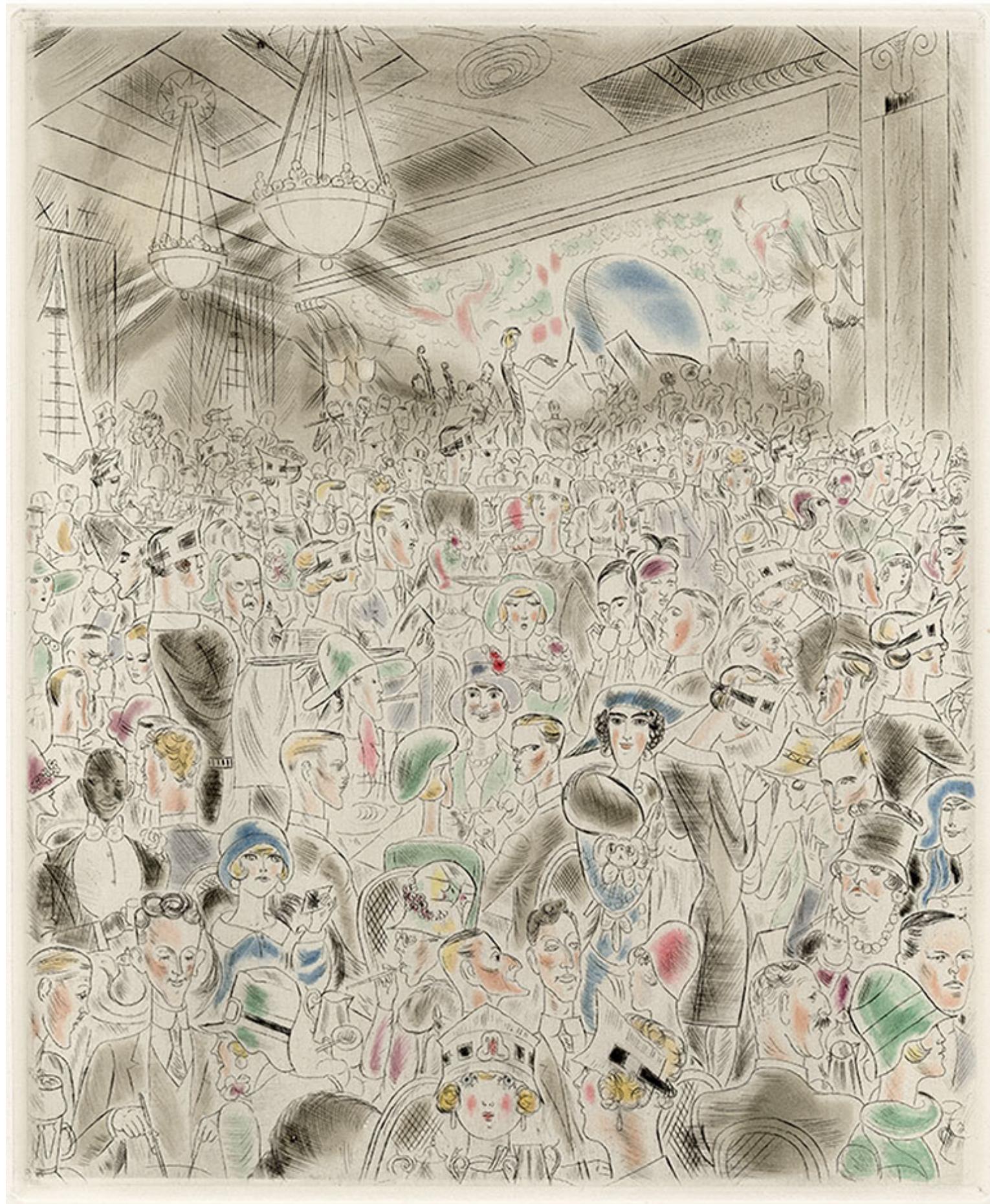




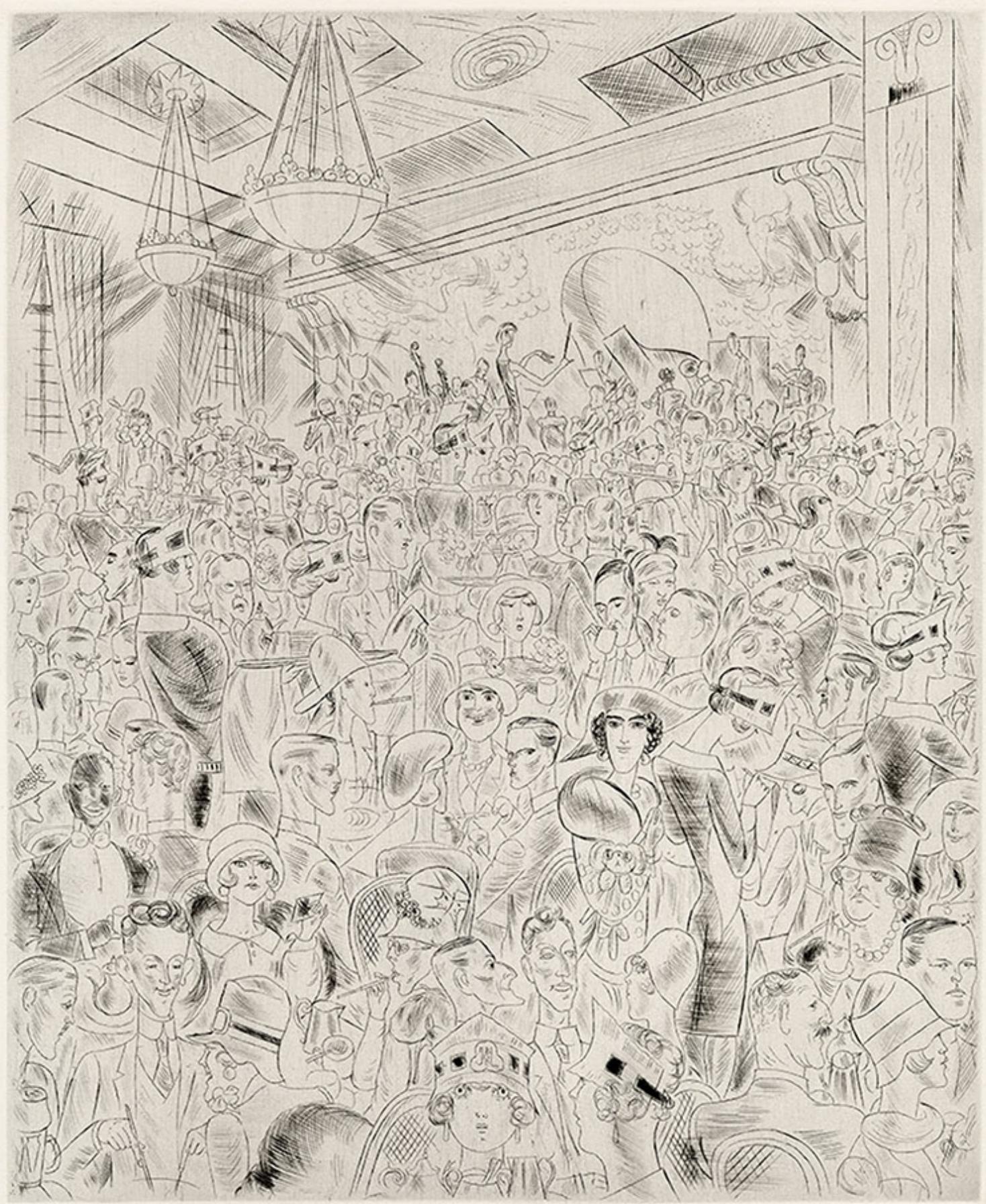


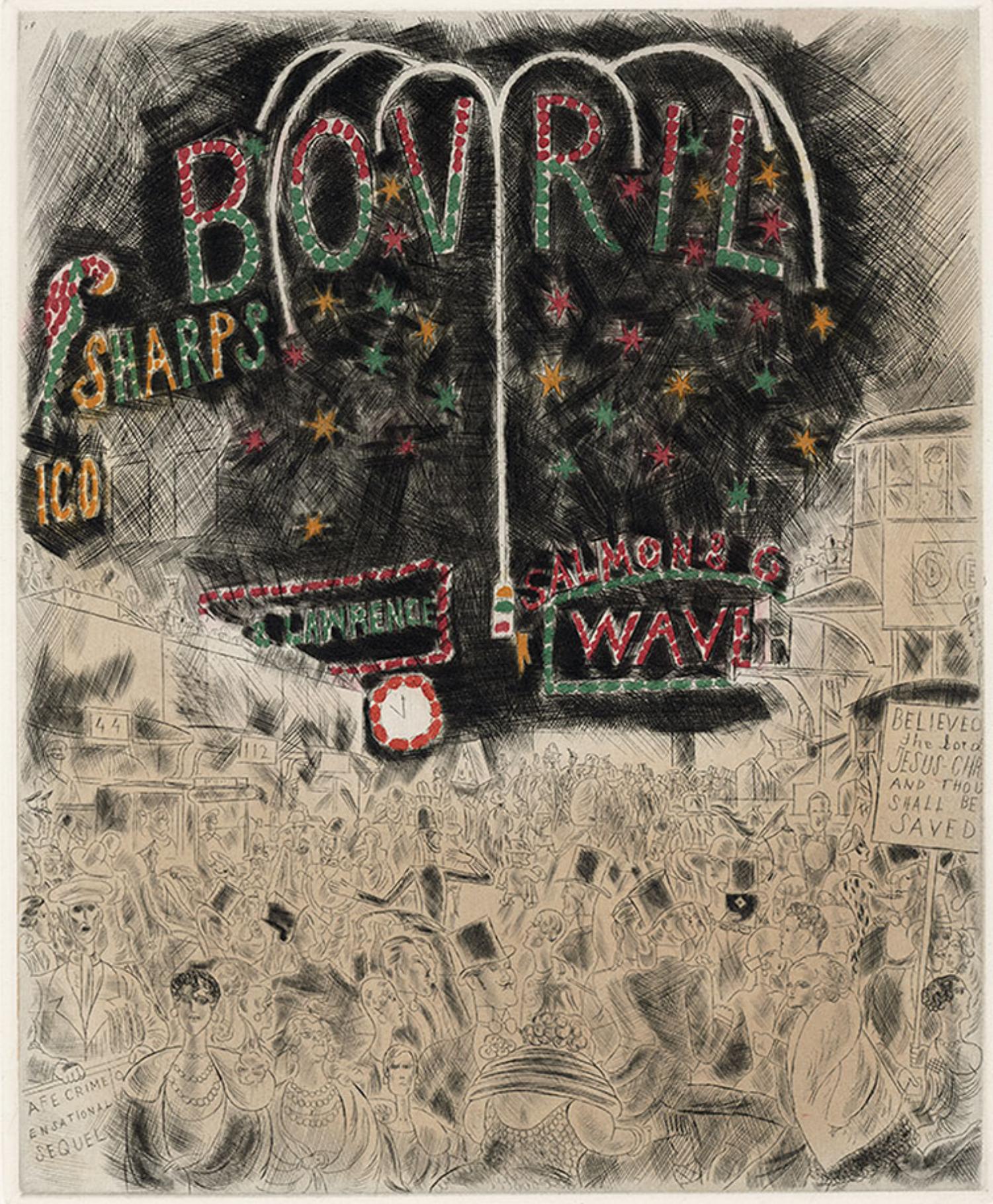


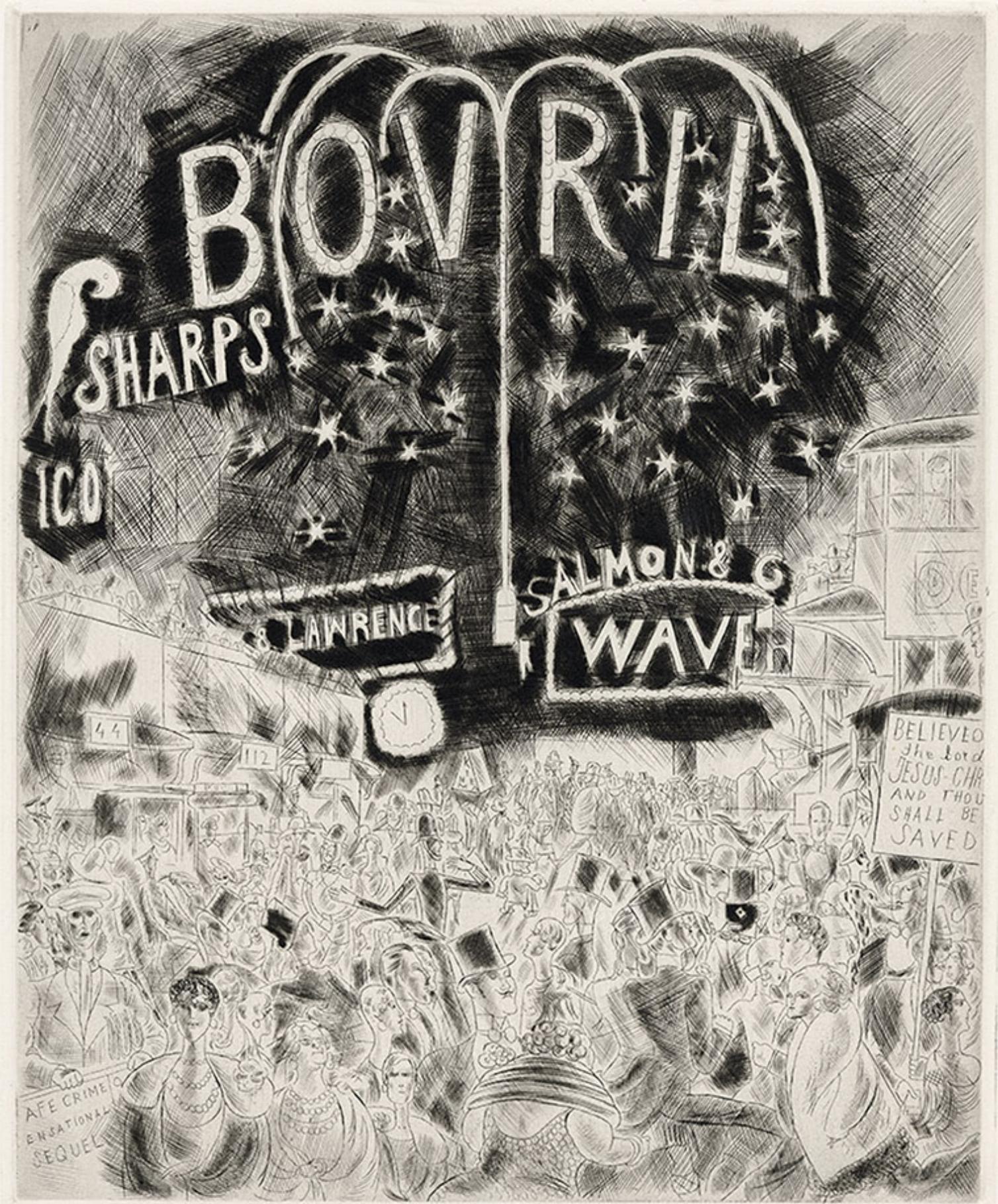


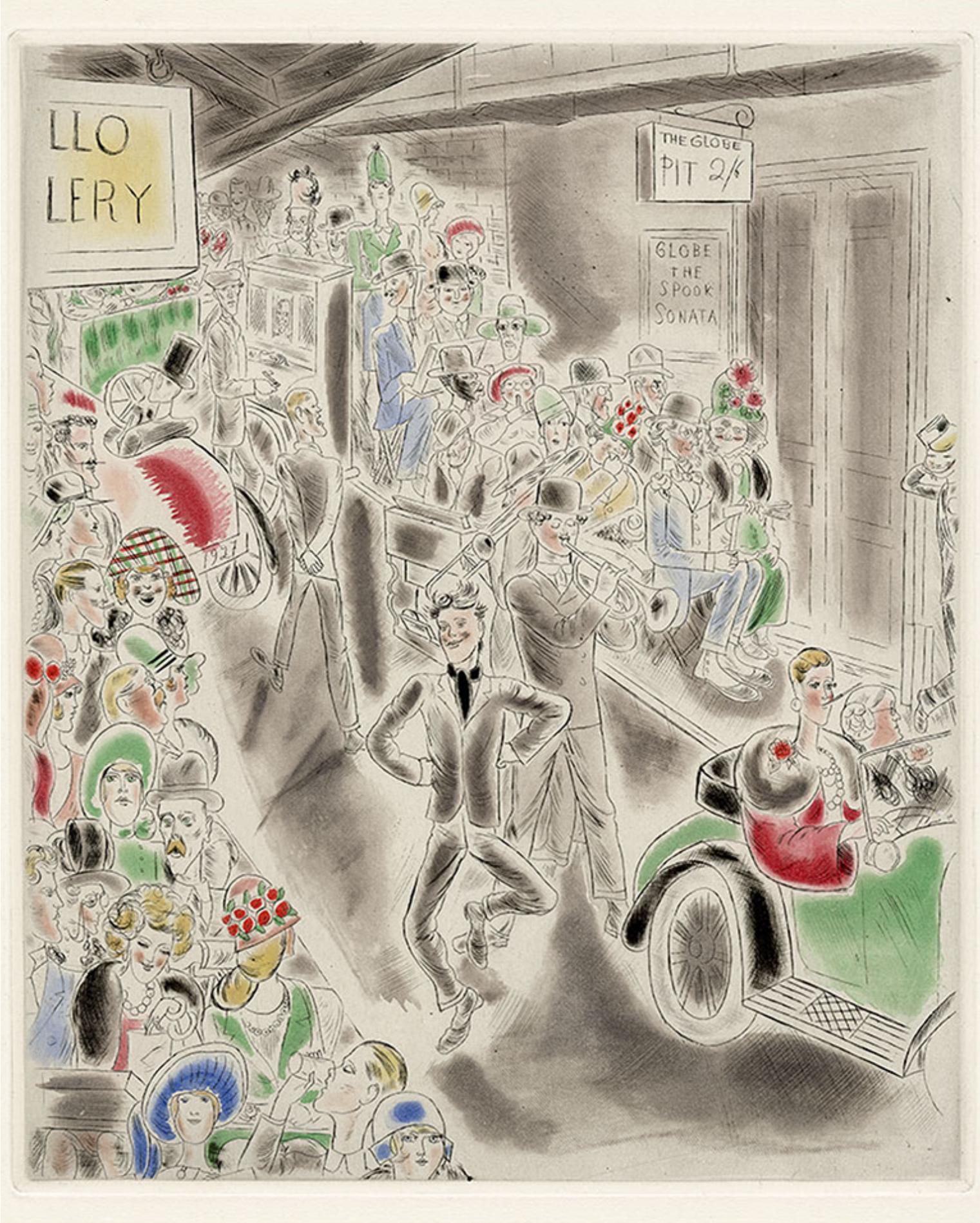


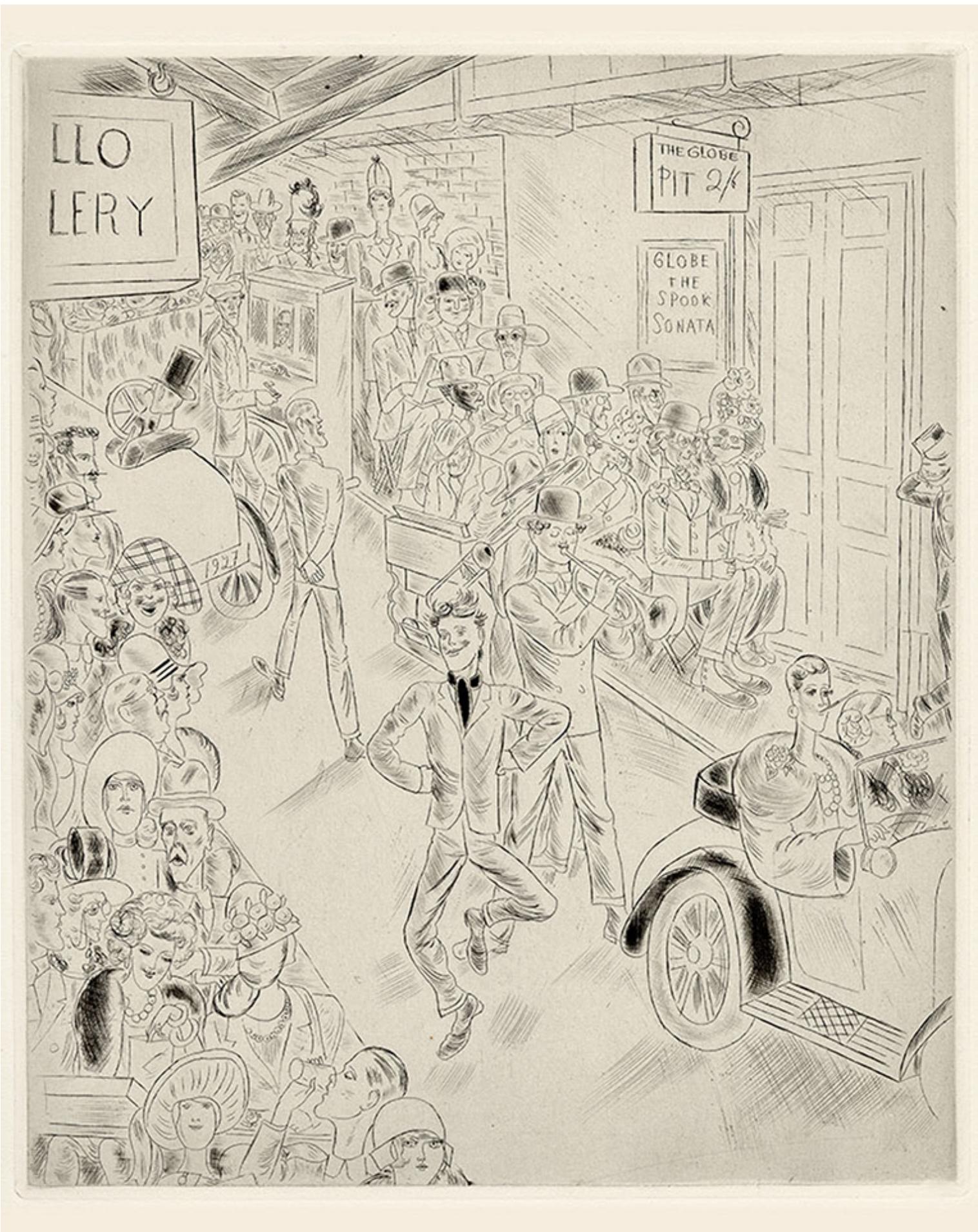
Mo11963

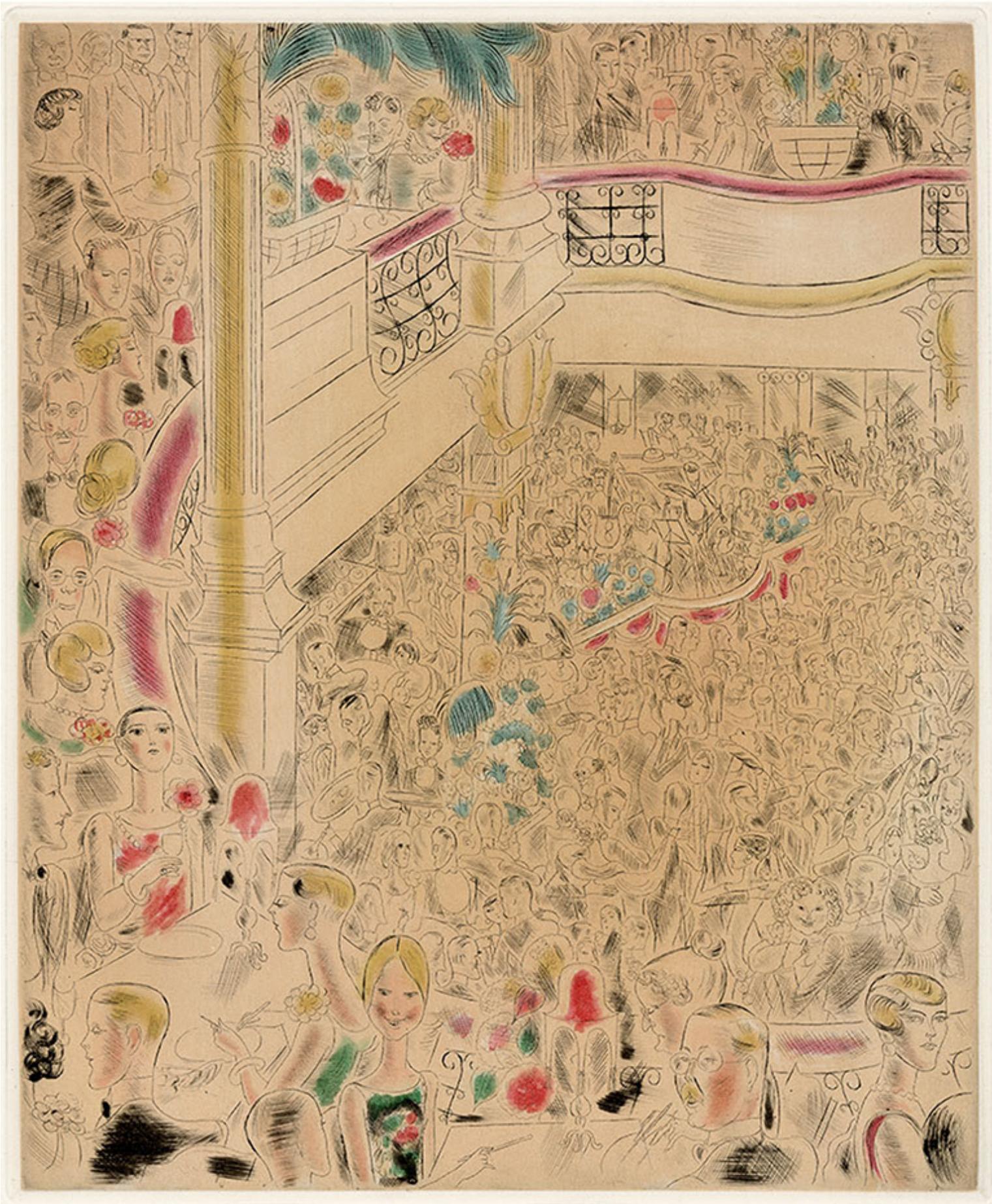




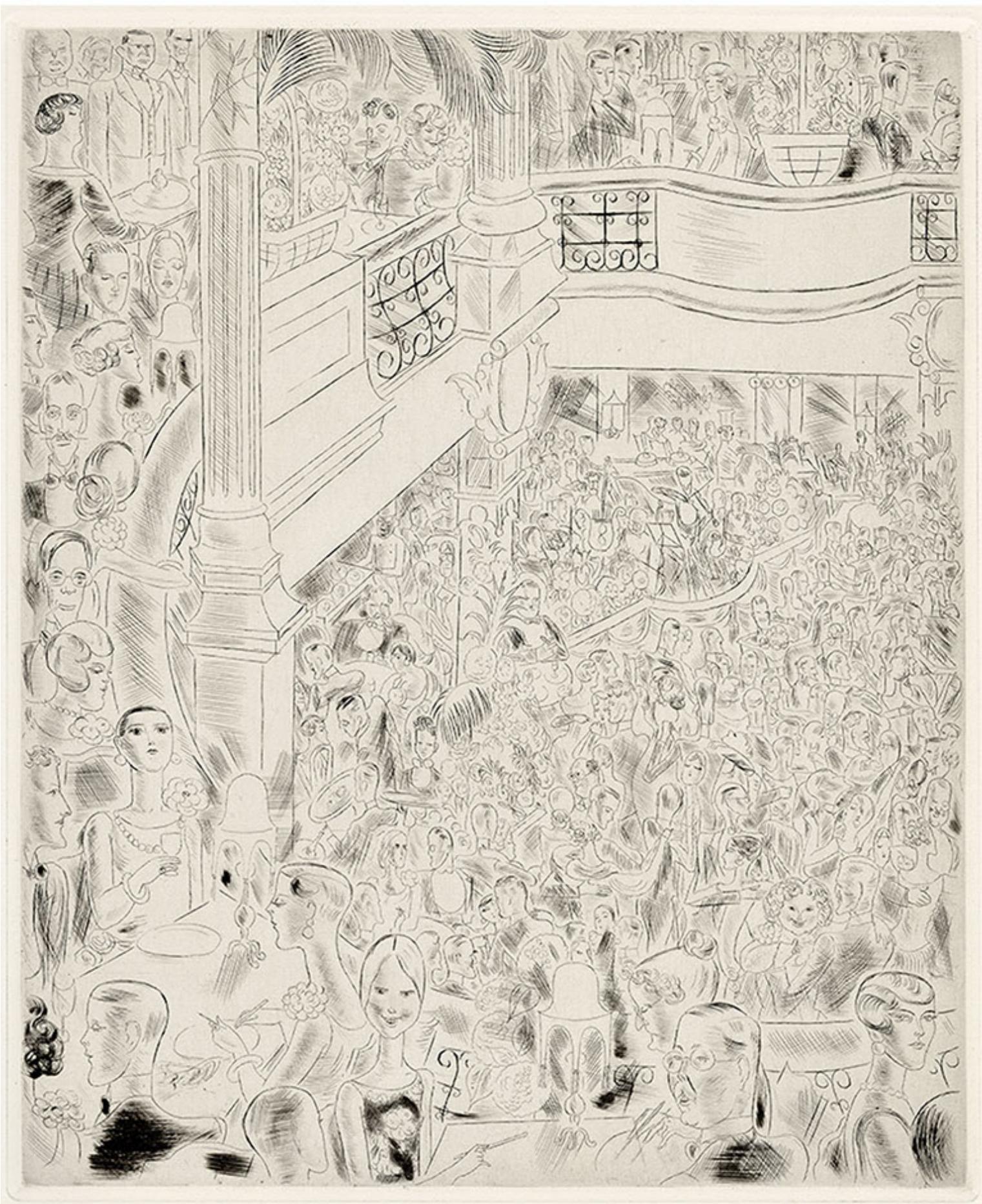




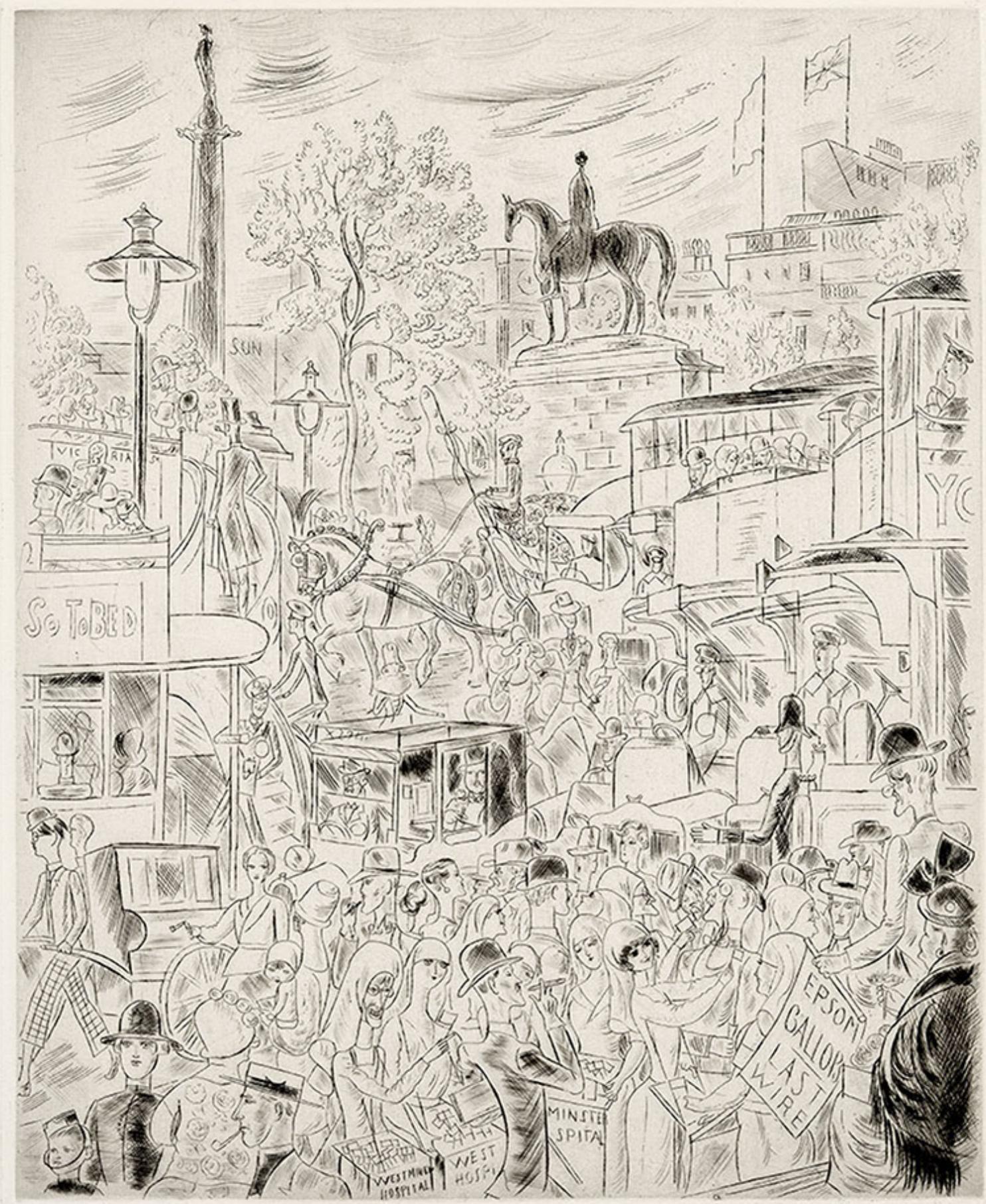




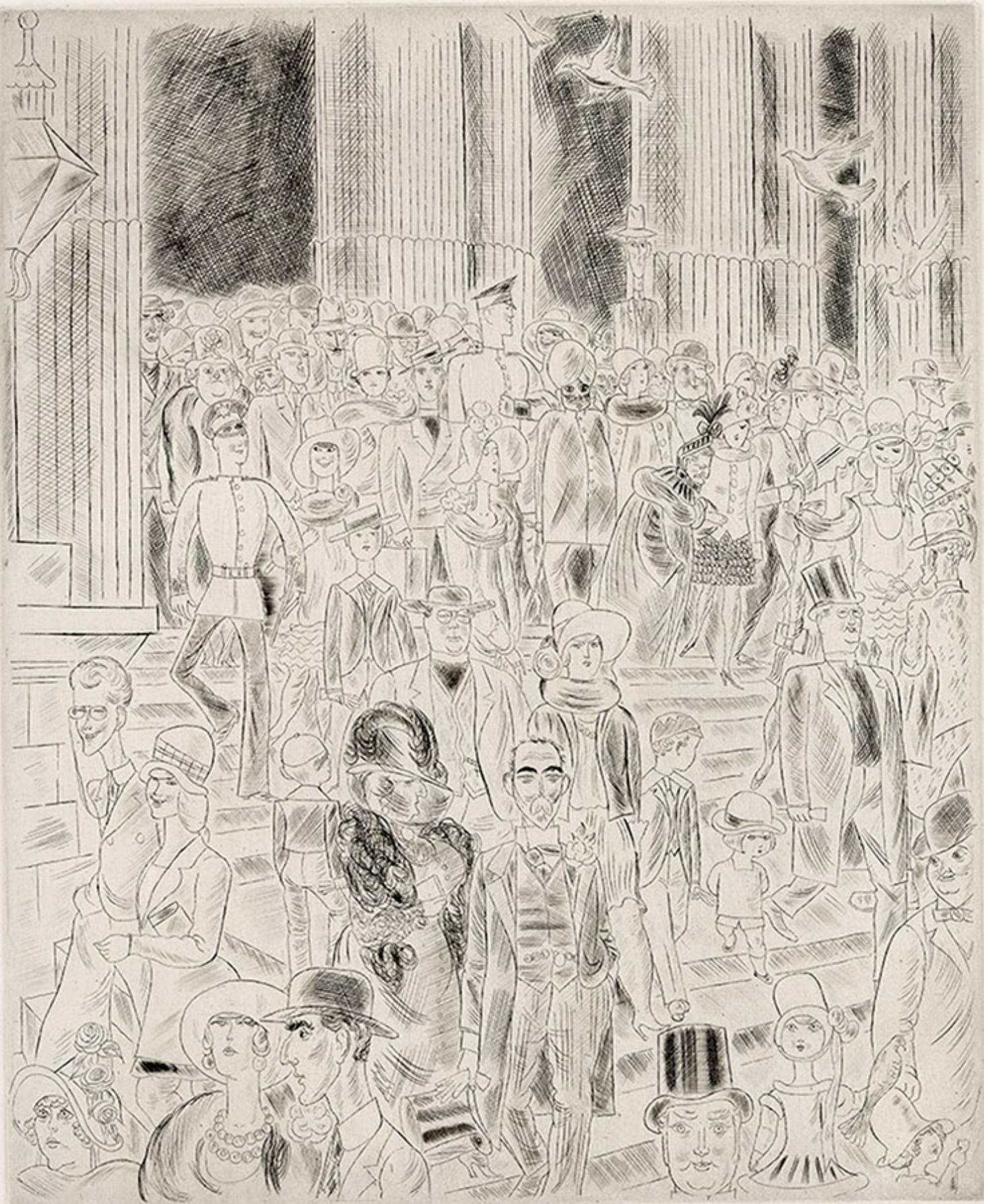
Mo11969



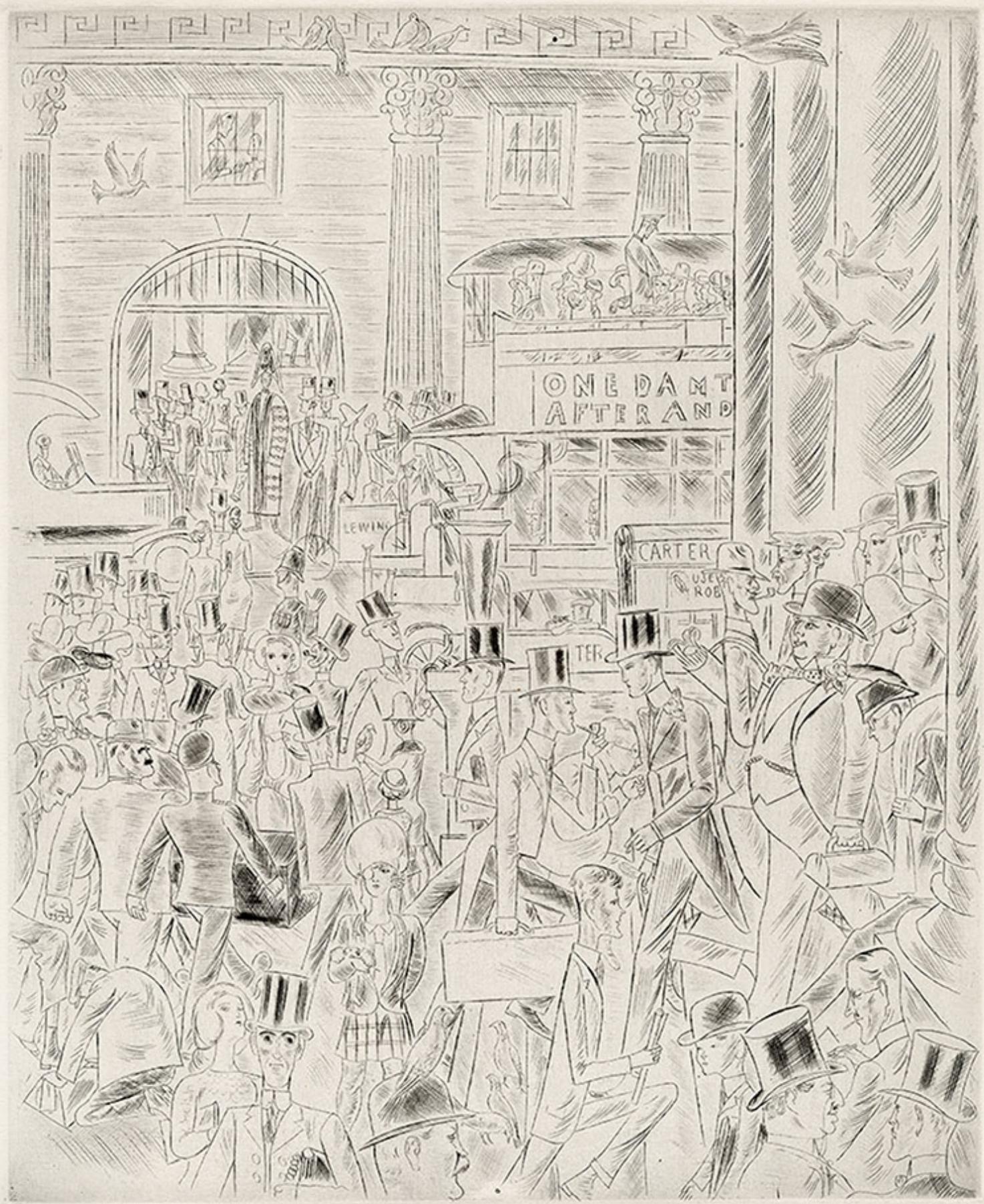










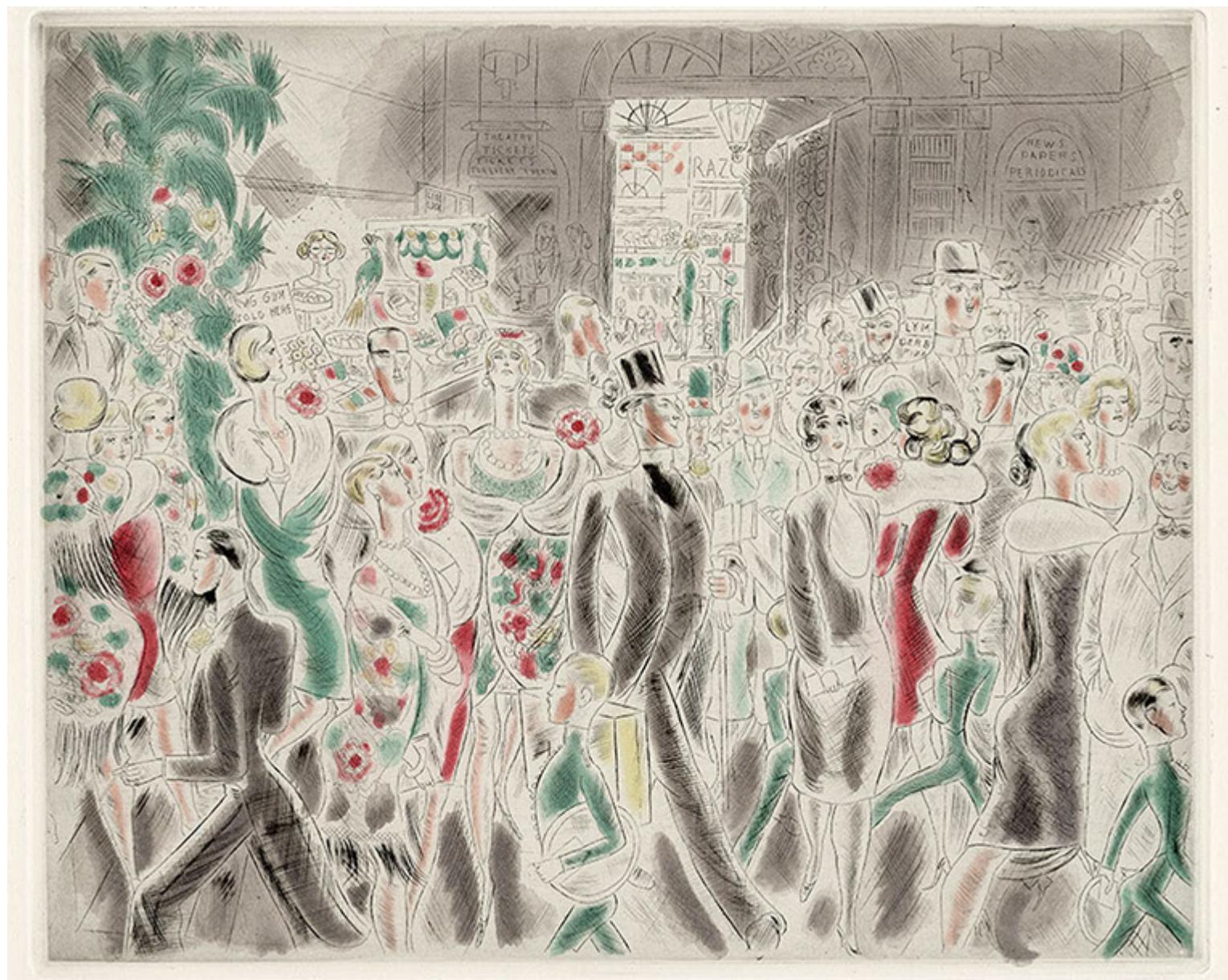










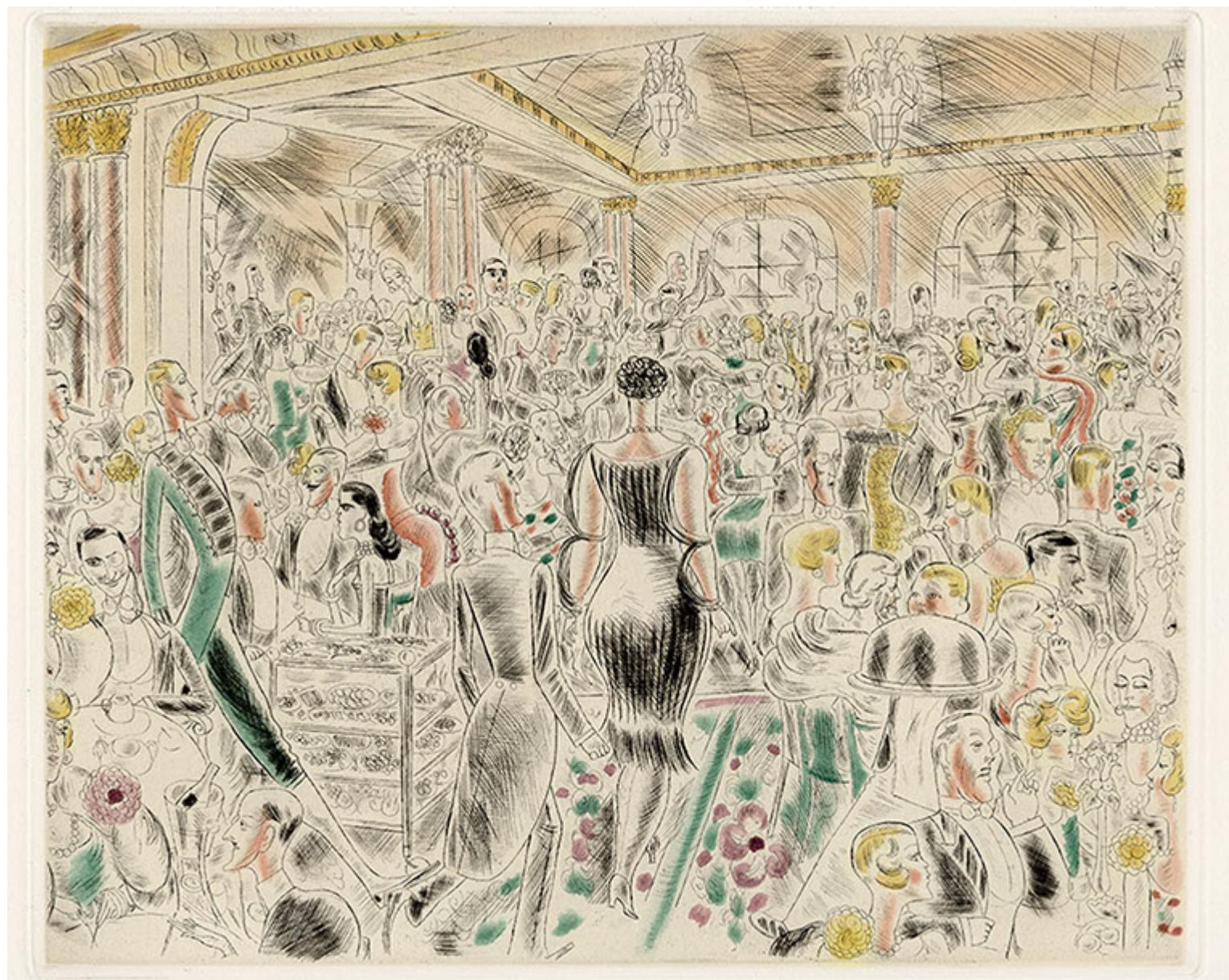






Mo11983



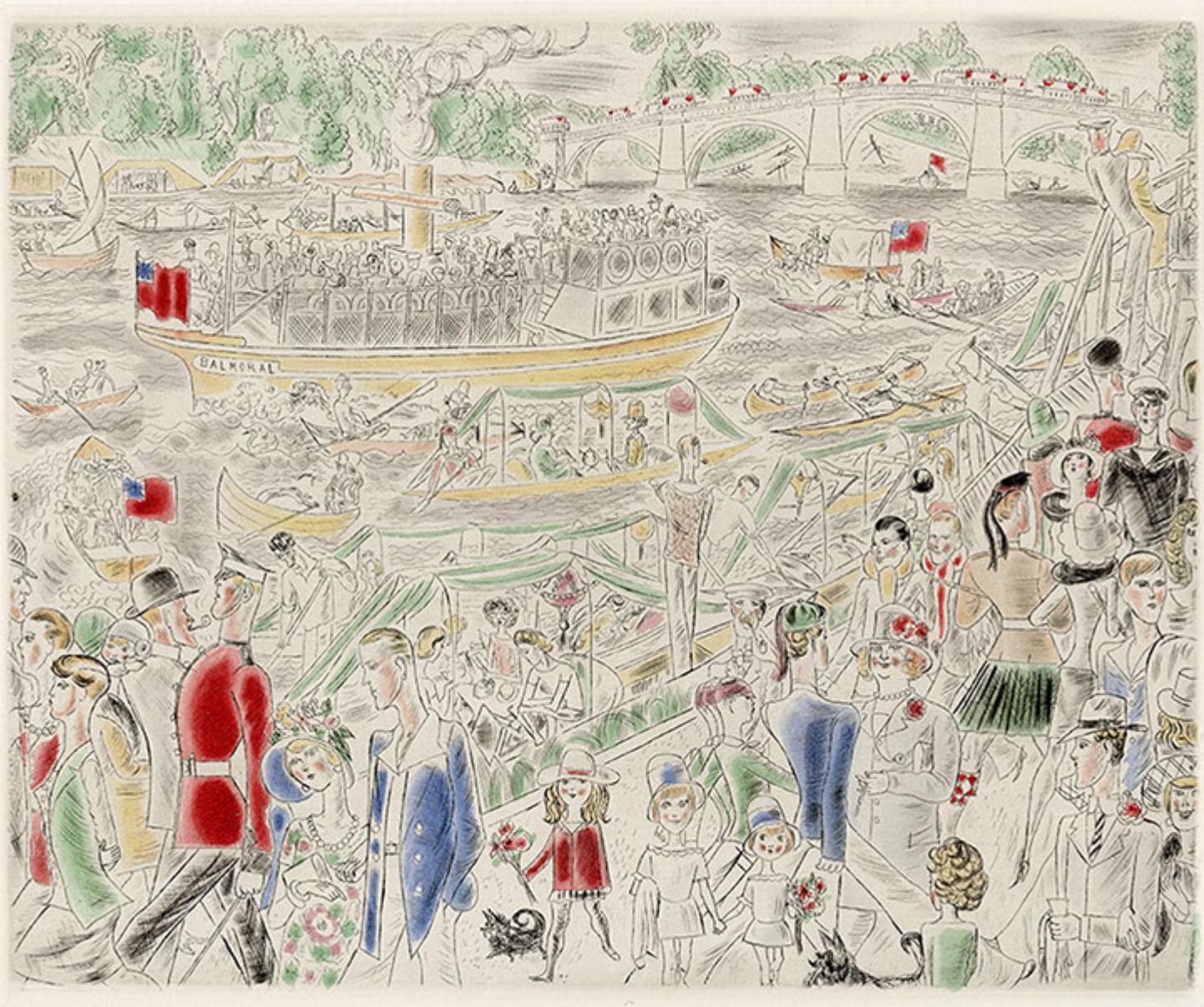


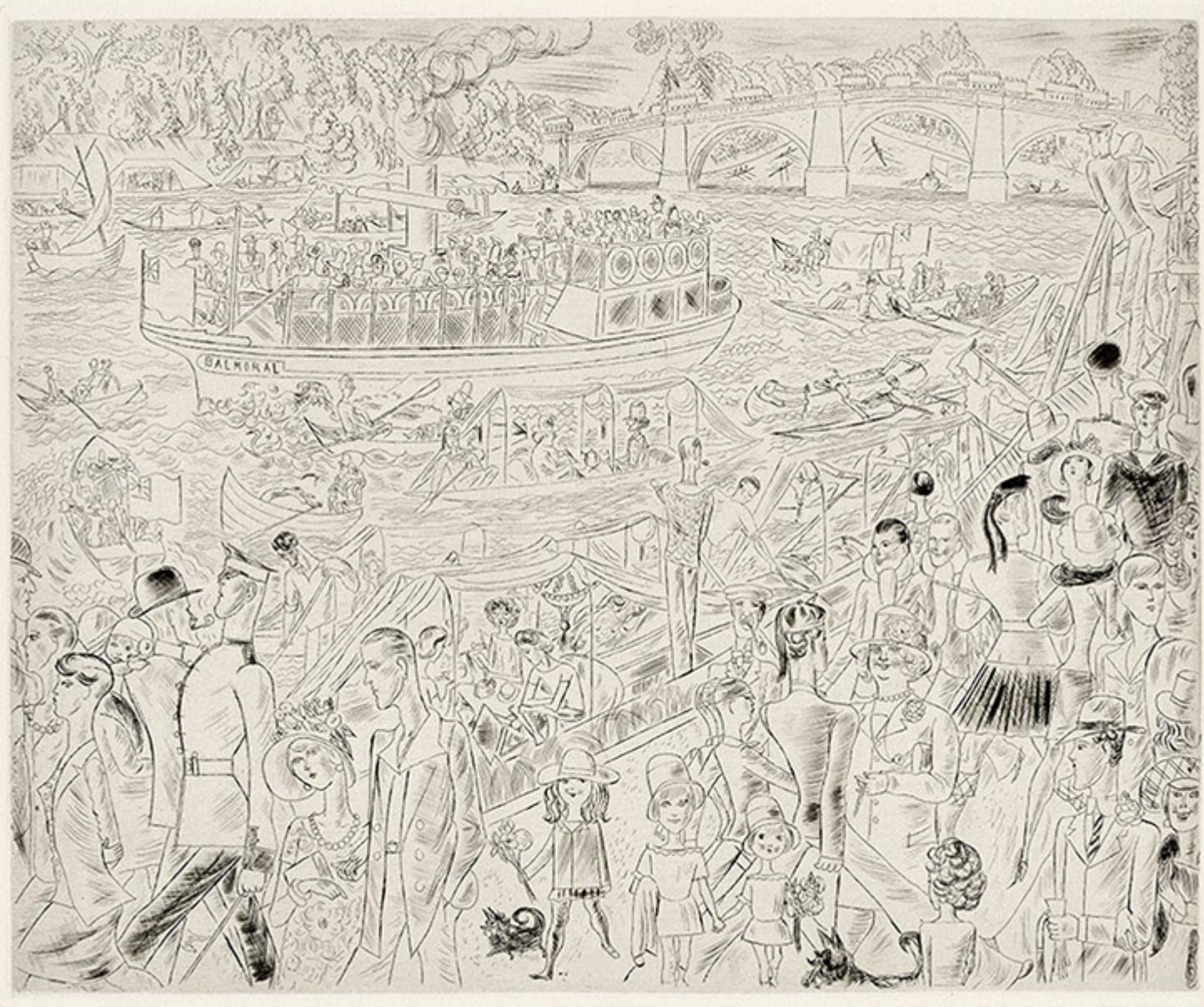
Mo11985

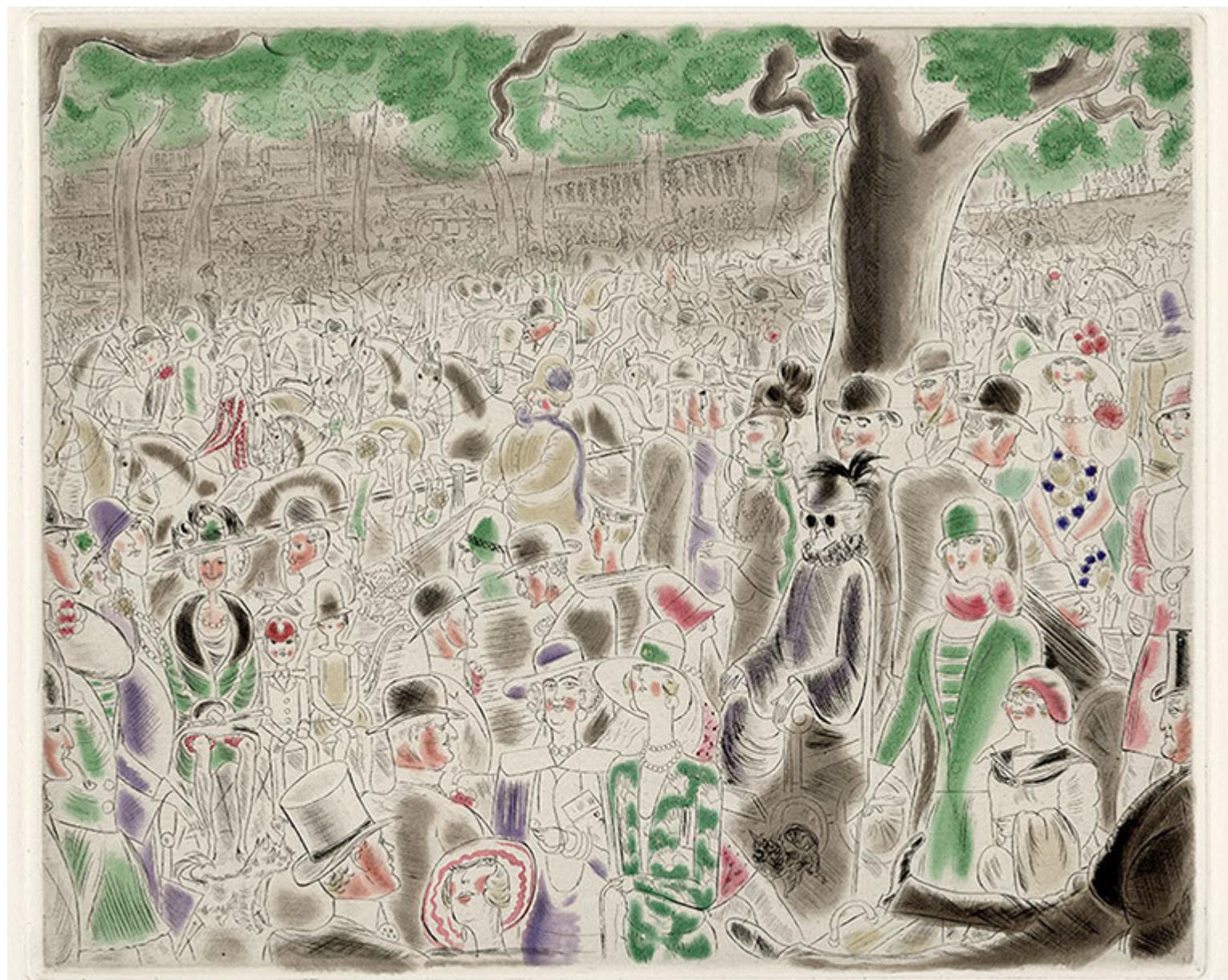
















CET OUVRAGE, ACHEVÉ D'IMPRIMER LE DIX JUIN MIL NEUF CENT VINGT-HUIT, POUR LE TEXTE, PAR R. COULOUMA, A ARGENTEUIL, H. BARTHÉLEMY ÉTANT DIRECTEUR, ET POUR LES EAUX-FORTES PAR MONNARD, IMPRIMEUR EN TAILLE-DOUCE, A PARIS, A ÉTÉ TIRÉ A 121 EXEMPLAIRES, SAVOIR : 1 EXEMPLAIRE UNIQUE, N° 1; 20 EXEMPLAIRES SUR JAPON IMPÉRIAL, NUMÉROTÉS DE 2 A 21; 100 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN DE RIVES A LA FORME, NUMÉROTÉS DE 22 A 121. IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE QUELQUES EXEMPLAIRES DE COLLABORATEURS, TOUS SIGNÉS PAR CHAS. LABORDE.

